

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 14 septembre 1928

La semaine sociale des catholiques italiens

La psychologie religieuse du roi Louis XIV

VIII^e fauteuil

A propos de l'anniversaire de la Constitution de Weimar

Les deux font la paire

Marcel Proust

Saint Anselme

La cellule fleurie

Les Siennois

Louis Picard

Mgr Baudrillart

José Vincent

D^r Joseph Eberlé

Jeanne Cappe

Léopold Levaux

Mgr C. Sentroul

Gabrielle Basset d'Auriac

Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : Histoire de la Belgique contemporaine (1830-1914) : Mgr J. Schyrgens. — France. — Liberia.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Td. : 220.50. Compte chèques postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400.000.000.—

Réserves . . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.

Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La semaine sociale des catholiques italiens
 La psychologie religieuse du roi Louis XIV
 VIII^e fauteuil
 A propos de l'Anniversaire de la Constitution de Weimar
 Les deux font la paire
 Marcel Proust
 Saint Anselme
 La cellule fleurie
 Les Siennois

Louis Picard
 Mgr Baudrillart
 José Vincent
 Dr Joseph Eberlé
 Jeanne Cappe
 Léopold Levieux
 Mgr C. Sentroul
 Gabrielle Basset d'Auriac
 Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : Histoire de la Belgique contemporaine (1830-1914),
 Mgr J. Schyrgens. — France. — Libéria.

La semaine sociale des catholiques italiens

Elle vient de se tenir à Milan, dans les locaux de l'Université catholique. Le chiffre total des auditeurs approcha les trois mille. Succès numérique équivalent, par conséquent, à celui des Semaines sociales de France.

Le sujet de la Semaine était l'unité religieuse étudiée à la lumière de l'Encyclique *Mortalium animos*. Lorsque ce programme fut promulgué, les critiques ne manquèrent pas qui reprochèrent aux organisateurs de quitter la voie traditionnelle. Une Semaine d'étude sur l'union des Eglises, était-ce encore une Semaine sociale, n'était-ce pas plutôt une Semaine théologique. Les critiques répondirent que toute Semaine sociale catholique doit être théologique et que le caractère social de celle qu'ils venaient de convoquer n'était pas si difficile à saisir qu'on voulait bien le dire.

Aurait-on perdu le souvenir des fameuses discussions sur la confessionnalité ou l'aconfessionnalité des groupements économiques, sur la neutralité des œuvres humanitaires? Or la question posée et résolue par l'Encyclique *Mortalium animos* est précisément celle-là, mais dans toute son ampleur et dans toute son envergure. Les chrétiens doivent être chrétiens dans toute leur vie et toute leur activité. Et le vrai christianisme, c'est le catholicisme. Même dans les collaborations nécessaires, sur les terrains profanes, avec les incroyants ou les chrétiens dissidents, les catholiques doivent se souvenir et montrer qu'ils se souviennent de leur foi intransigeante et de leur appartenance à la seule véritable Eglise.

D'étudier l'attitude officielle de l'Eglise à l'égard des confessions chrétiennes séparées de Rome nous apprendra à prendre nous-mêmes l'attitude qui convient à l'égard de ceux qui ne communient pas avec nous dans la foi et la vie catholiques.

En outre, la propagande protestante et l'envahissement de l'Y. M. C. A. sont particulièrement inquiétants en Italie. Les idées les plus essentielles du catholicisme risquent d'être faussées par les déclarations et les dissertations généreuses des missionnaires du protestantisme. Ils opposent précisément l'esprit de l'Encyclique

Mortalium animos, l'esprit romain, l'intransigeance pontificale à la largeur de vues et à la volonté de conciliation qui ont caractérisé les récents congrès des confessions protestantes pour l'union des Eglises, aussi bien celui de Stockholm, expression du mouvement *Life and Work* (Vie et Action) que celui de Lausanne manifestation d'une autre conception et d'une autre tendance, *Faith and Order* (Foi et Hiérarchie).

Quel que soit le degré de cette tendance à l'Union et à la conciliation — et il est bien difficile de ne pas faire aux prétentions protestantes cette objection qui saute immédiatement à l'esprit : pourquoi ne commencez-vous pas par vous entendre et par vous unir? le nombre de vos sectes autonomes et opposées, souvent adverses, ne cesse de croître — il importe ici de ne pas se payer de mots ni se bercer d'illusions. Or, que signifierait encore le mot unité religieuse s'il n'impliquait pas d'unité doctrinale ni d'unité organique et hiérarchique. Car la religion chrétienne est à base doctrinale et elle est incarnée dans une institution, dans une société, une Eglise.

Telles sont les conditions et les facteurs essentiels de la véritable unité religieuse rappelés vigoureusement par l'Encyclique *Mortalium animos* et mis en lumière par les professeurs et les conférenciers de la Semaine sociale de Milan. Le concept d'unité religieuse dans l'Evangile, dans saint Paul, dans les Pères de l'Eglise, dans les Conciles et les définitions les plus solennelles du Magistère ecclésiastique à toutes les époques de l'ère chrétienne; l'unité des esprits et l'unité des cœurs, que les protestants opposent l'une à l'autre, estimant que l'Eglise catholique sacrifie la seconde à la première, alors qu'eux-mêmes, plus charitables et plus évangéliques, mettent l'accent sur la seconde, comme si les deux ne s'appelaient pas et ne se soutenaient pas mutuellement au point que renoncer à l'une, c'est abandonner par le fait même la seconde; les moyens de maintenir et de propager cette haute conception de la véritable unité religieuse : autant de chapitres de cet ensei-

nement théologique et social donné par des maîtres tels que le P. Gemelli, Mgr Olgieti et le comte della Torre aux Semainiers italiens. Lorsque nous posséderons le texte de ces doctes leçons, peut-être en transcrirons-nous quelques passages pour les lecteurs de la *Revue Catholique*. Des résumés que nous avons pu en lire nous gardons l'impression d'une grande cohésion et d'une belle vigueur doctrinale. C'est d'ailleurs un sentiment que nous éprouvons avec insistance chaque fois que nous étudions un aspect de la vie catholique italienne. Sur le plan de l'Action catholique, le ralliement de toutes les forces d'apostolat y est chose réalisée. Et nous comprenons que la pensée soit venue aux chefs de cette magnifique armée d'étudier les conditions de l'unité religieuse, qu'ils entendent bien maintenir et renforcer dans leurs groupements. Au dernier congrès des catholiques allemands, comme à la Semaine sociale de Paris, on fit au contraire la constatation d'une divergence et d'une dispersion partiellement annihilantes des efforts apostoliques.

Les conférences hors série données aux Semainiers de Milan ne les détournèrent pas de l'objet de la Semaine. C'est ainsi que la Conférence donnée sur les Missions par le P. Grimaldi expliqua, à l'aide d'exemples concrets, vécus par le conférencier, le rôle et l'importance de l'unité religieuse dans l'œuvre de la conversion des païens. Des faits et des textes furent apportés montrant combien les divisions protestantes empêchent de conversions parce qu'elles engendrent la méfiance. Commencez donc par vous entendre, disent, comme nous, les païens, notamment ceux de Chine et des Indes.

Une autre séance extraordinaire fut consacrée à l'Université catholique et à son recteur le R. P. Gemelli, qui célèbre cette année le vingt-cinquième anniversaire de son entrée en religion. On sait que l'Université du Sacré-Cœur, dont la prospérité dépasse toutes les prévisions, malgré les agrandissements de son premier immeuble, a dû chercher un siège plus vaste et a fait récemment l'acquisition d'un hôpital militaire, ancienne abbaye cistercienne couvrant dix mille mètres carrés. Les Semainiers visiteront ces immenses locaux en voie d'aménagement. Des orateurs exalteront la signification de cette rentrée d'une institution catholique dans l'antique abbaye cistercienne. Et il y eut même un évêque pour trouver dans les odeurs médicinales dont les murs de l'hôpital militaire sont encore imprégnés un présage de la fondation prochaine de la faculté de médecine de l'Université catholique. Le rôle d'unification des esprits qui incombe à l'Université de Milan fut magistralement mis en lumière par le P. Gemelli.

Les hommages à Sa Sainteté rentraient plus facilement encore dans le cadre d'une Semaine d'étude sur l'unité de l'Eglise.

A la Semaine sociale de Paris, qui avait pour sujet la charité, on n'a pas trouvé le moyen, dans la ligne et dans l'esprit des leçons et des conférences, de rendre un hommage d'admiration et de solidarité fraternelle aux catholiques mexicains persécutés. Sous prétexte de modération, on a même évité tout ce qui aurait pu offusquer trop fortement les persécuteurs. C'était bien simple pourtant de commenter la parole du Christ : il n'y a pas de charité plus grande que le don de sa vie.

Les catholiques italiens ne se laissèrent pas entraver par les scrupules que nous venons de signaler. Le comte della Torre cita la résistance des catholiques mexicains comme un exemple magnifique d'infrangible amour de l'unité catholique. C'est qu'en effet les persécuteurs ont voulu les détacher de Rome. Mais la foi et le courage inébranlables du clergé et des laïcs firent échouer misérablement la tentative de fondation d'une Eglise nationale. Nos frères du Mexique, s'est écrié le directeur de l'*Osservatore Romano*, dans un mouvement oratoire d'une superbe envolée, ont sacrifié leurs biens, leur tranquillité, leurs affections familiales, leurs écoles, leurs couvents, leurs églises ; il n'y a qu'une chose qu'ils n'ont pas sacrifiée : la pureté et la sainteté de leur foi, l'honneur de l'Eglise

et les conditions essentielles de la vie catholique. Cet éloge déchaîna le plus vibrant enthousiasme de toute la Semaine de Milan.

Cette manifestation fait honneur, en toute justice, aux catholiques mexicains, mais aussi aux chefs et aux militants de l'Action catholique italienne.

Louis PICARD.

La psychologie religieuse du roi Louis XIV

d'après ses écrits et ses actes⁽¹⁾

Les rois ont plus que d'autres occasion de tomber et la vertu leur est assurément plus difficile encore qu'au reste des mortels. Gardons-nous d'en conclure, comme quelques-uns le font avec désinvolture, qu'il y ait deux morales, l'une pour eux, l'autre pour leurs sujets. Saint-Simon, d'une plume vengeresse, a justement stigmatisé le scandale que, pendant un quart de siècle, Louis XIV donna à la France et au monde, scandale qu'il perpétua en faisant d'enfants d'un double adultère « des colosses de grandeur, des princes du sang, habiles à succéder à la couronne, avec cette clause si vraiment monstrueuse : par l'honneur qu'ils avaient d'être sortis de lui ». Du moins, et c'est là le fait d'un croyant sincère, sinon logique, même quand il succomba par faiblesse, n'a-t-il jamais érigé ses erreurs en principes, ni prétendu canoniser ses fautes. Avec quelle humilité et quelles larmes il avoua les premières à sa mère qui courageusement, les lui reprocha. Avec quel sens chrétien il accepte qu'en présence de toute la Cour des prédicateurs lui rappellent la loi, sans reculer devant les allusions les plus claires : relisez, par exemple, le foudroyant sermon de Bourdaloue sur l'*impureté*, prononcé, avec ses terribles anathèmes, à la face même du roi coupable. Quel chef d'Etat, quel ministre, que dis-je ? quel particulier supporterait aujourd'hui de tels avertissements publics ? Que d'efforts aussi pour rompre sincèrement avec le mal, lorsqu'à l'approche de la communion pascale le roi se sent troublé par l'impossibilité où il s'est mis de recevoir le Sacrement où il croit de toute son âme que son Sauveur est réellement présent ! Enfin la foi et le sens chrétien l'emportent sur les entraînements de la chair. C'est à quarante-six ans, et il en devait encore vivre trente-et-un, que Louis XIV « se rangea » pour toujours, — dès qu'il eut trouvé, en M^{me} de Maintenon, la femme forte, sage, solidement croyante, à qui se confier et sur qui s'appuyer.

Longtemps on s'est plu à dire, — l'ironie était facile, — que Louis XIV avait cherché dans la guerre aux hérétiques une compensation aux désordres de sa vie, estimant que l'Eglise et Dieu lui-même les lui pardonneraient plus aisément en raison de la ferveur de son zèle ; suivant une expression vulgaire, il aurait fait pénitence sur le dos des autres. Souvent aussi on prétend expliquer la rigoureuse attitude qu'il adopta à l'égard des hétérodoxes par des considérations politiques, l'unité totale qu'il entendait imposer au royaume, la passion de tout soumettre à son empire : un seul roi, une seule loi, une seule foi. Il est vrai que cette préoccupation ne fut jamais absente de son esprit ; au surplus, dans l'Europe d'alors, quel chef d'Etat ne hantait-elle point ? Qui ne redoutait l'entente, avec leurs coréligionnaires étrangers, des minorités religieuses en chaque nation ? Louis XIV n'avait que trop de motifs de se défier. Mais la raison principale qui le détermina, ce fut la conviction qu'il devait la vérité religieuse à ses sujets, qu'il était pour une part responsable de leur salut devant Dieu. N'était-ce point là une des idées fondamentales de toute monarchie chrétienne ? Relisez les Capitulaires de Charlemagne. Et la Réforme protestante elle-même, en dépit du libre examen, n'avait pas renié cette idée. C'est le ministre Jurieu qui écrit ces paroles, rapportées par Bossuet dans le sixième *Avertissement aux protestants* :

(1) Voir la *Revue* du 7 septembre 1928.

« Les princes et les magistrats sont les oints de Dieu et ses lieutenants en terre... Mais ce sont d'étranges lieutenants de Dieu, s'ils ne sont obligés à aucun devoir par rapport à Dieu en tant que magistrats : comment donc peut-on s'imaginer qu'un magistrat chrétien, qui est le lieutenant de Dieu, remplisse tous ses devoirs en conservant pour le temporel la société à la tête de laquelle il se trouve et qu'il ne soit pas obligé d'empêcher la révolte contre ce Dieu dont il est le lieutenant, afin que le peuple ne choisisse un autre Dieu, ou ne serve le vrai Dieu autrement qu'il ne veut être servi. Le droit est certain, ajoute-Bossuet, mais la modération n'en est pas moins nécessaire.

Plût à Dieu que Louis XIV n'eût jamais oublié ce principe de modération auquel, — ses *Mémoires* en font foi, — il demeura longtemps fidèle, surtout à l'égard des protestants, et qu'il n'eût point finalement cédé à une opinion publique qui le conduisit à la Révocation de l'Édit de Nantes, avec toutes les suites injustes et funestes qu'elle entraîna!

Il est plus surprenant de voir un roi catholique et qui se flatte de l'être soutenir contre le chef de son Église une lutte qui, malgré quelques rémissions, n'en remplit pas moins la plus grande partie du règne. Imbu des maximes gallicanes qui lui avaient été inculquées dès son jeune âge, Louis XIV estima que l'heure était venue de les affirmer dans les faits, sans réserves, ni ménagements, bien plus de les codifier en articles de loi, charte et *credo* de l'Église de France, déclaration qui, par la force des choses, prenait les allures d'une définition dogmatique. Un édit royal rendit obligatoire l'enseignement des quatre articles; se pouvait-il rêver plus grave incursion dans le domaine spirituel, sous prétexte de défendre l'indépendance du temporel? Trois fois Louis XIV toucha au bord de l'abîme et le schisme parut imminent : en 1662, lors de l'ambassade insolente du duc de Créqui et de l'affaire des Gardes corses, volontairement compliquée, en 1663, par une querelle doctrinale contre l'infailibilité du Pape; en 1682, à propos de la régale, puis des quatre articles de l'Assemblée du clergé de France; en 1687, quand Louis XIV, affirmant que « Dieu l'a établi pour servir d'exemple aux autres et non pour le recevoir », se refuse à reconnaître, comme l'ont fait tous les autres souverains, la juste et nécessaire abolition par le Pape, dans sa ville de Rome, des fameuses franchises qui transformaient en mauvais lieu et en coupe-gorge le quartier des ambassadeurs. C'est Avignon saisi, c'est Rome même partiellement occupée par une force armée, c'est l'ambassadeur marquis de Lavardin bravant le Pape et ses excommunications, c'est le roi lui-même personnellement, quoique secrètement, exclu de la communion de l'Église et faisant quand même ses Pâques en 1688 et 1689. En vérité, comment concilier de tels actes avec une conscience catholique?

Pour les comprendre, je ne dis pas pour les justifier, ne faut-il pas avoir présent à l'esprit tout ce que j'ai rappelé des idées du roi, d'un côté, sur l'indépendance absolue du temporel et, de l'autre, sur son royal sacerdoce? Il tient l'excommunication pour nulle parce que le motif en est d'ordre temporel et qu'il est lui César, dont le Christ a reconnu le droit. « À la messe, écrit en grand secret le nonce Ranuzzi à Casoni, secrétaire du chiffre et confident de la pensée d'Innocent XI, le roi fait des actes de bienheureux (*da beato*) et d'homme qui a une excellente conscience ». Ceux qui la dirigent, — y compris le P. de La Chaise, — lui font croire qu'il ne commet pas le moindre péché en se moquant des excommunications de Rome... ; il se laisse ainsi tromper et trahir ».

Eh! bien, oui! Louis XIV a pu aller jusque-là; pas plus loin cependant; les trois fois où il a vu l'abîme du schisme s'ouvrir devant lui, il a reculé, reculé malgré beaucoup de ses conseillers, reculé par des motifs de foi, parce qu'il a voulu demeurer catholique et qu'il ne doutait pas que hors de l'union avec le Pape on ne l'est plus.

En 1663, il pourra bien imposer au Pape, souverain temporel, des conditions humiliantes pour réparer l'offense des Gardes corses, mais il lâchera pied sur le terrain de la doctrine; en 1682, c'est

lui-même qui renverra l'assemblée du clergé devenue trop agressive; lorsqu'il verra se multiplier les diocèses vacants, il ne cessera de répéter, dans ses dépêches à Rome, « qu'un diocèse sans pasteur est un scandale affreux, la plus grande des désolations ». En 1684, il écrira : « J'aime mieux avoir à me défendre contre l'Église que de l'attaquer ou d'user contre elle d'une série de menaces cachées ».

Il ne voudra pas, selon la parole de Fénelon, « s'exposer à mourir dans cette disgrâce du Saint-Siège qui comptera dans l'autre monde ». Au demeurant, le Pape n'a nulle envie de l'y laisser mourir; en 1688, Ranuzzi, qui le sait malade et qui le croit plus malade qu'il n'est, demande toutes sortes de pouvoirs pour que le roi de France reçoive, en temps voulu, absolution, bénédiction, indulgence plénière *in articulo mortis*. Mais c'est le Pape qui vient à mourir et non le roi.

Louis XIV s'empressa de négocier la paix avec Alexandre VIII, successeur d'Innocent XI, et la conclut avec Innocent XII, au prix d'une sorte de capitulation, puisqu'il fait savoir au pontife qu'il a pris les mesures nécessaires pour que les choses contenues dans son édit de 1682 ne soient pas observées. Le chrétien sincère, le fils de l'Église romaine avait triomphé du souverain infatué de son pouvoir et du gallican longtemps aveuglé par des préjugés invétérés.

Quand viendront les dernières années du règne, afin d'accabler les jansénistes, Louis XIV relèvera de sa propre main dans le royaume le pouvoir du Pape qu'il avait abaissé. Il provoquera de la part des évêques des déclarations en faveur du caractère obligatoire pour toute l'Église des *Constitutions* édictées par le Souverain Pontife. Lorsque Clément XI aura promulgué la fameuse bulle *Unigenitus*, l'avocat-général Joly de Fleury représentant à Sa Majesté que l'honneur du Parlement l'oblige à examiner cette bulle avec sévérité : « Mais, répliquera le roi, j'ai aussi mon honneur et je ne veux rien qui puisse fâcher le Pape ». Même il insistera : « Il ne s'agit point de libertés gallicanes; il s'agit de la religion; je n'en veux qu'une dans mon royaume et, si les Libertés servent de prétexte pour en introduire d'autres, je commencerai par détruire les Libertés ».

M. Louis Bertrand a donc eu raison de porter ce jugement : « Le sentiment religieux est, de toutes les forces spirituelles, la plus difficile à asservir... Bien loin de le plier à sa discipline politique, c'est Louis XIV qui finit par se plier à la discipline religieuse ».

L'historien ajoute : « Non seulement le *Christianissime* trouva dans la foi de ses pères son unique réconfort aux heures désespérées, mais il en tira le suprême achèvement et lui emprunta la suprême beauté de son type royal ».

C'est ce qu'il me reste à montrer.

* * *

En toute âme religieuse il est un fond qui demeure identique à lui-même et d'où jaillissent des tendances et des manifestations qui présentent certains caractères communs aux époques les plus différentes de la vie; mais ces tendances et ces manifestations sont, suivant le temps, plus ou moins abondantes, plus ou moins comprimées par des influences contraires, — que celles-ci s'exercent du dedans ou du dehors. Toute vie intérieure connaît des fluctuations, des hauts et des bas. Louis XIV n'a pas échappé à la loi commune. Rien ne serait donc plus faux que de donner de lui une « psychologie religieuse » sans nuances, qui valût pour toute son existence, de l'enfance à la mort.

De 1684, l'année de son mariage secret avec M^{me} de Maintenon, date ce que l'on appelle sa conversion. Ce mariage précède de peu la grande maladie du roi qui le fit réfléchir et aussi l'arrivée aux affaires de la génération chrétienne, formée et instruite, vingt ans auparavant, par un clergé renouvelé, des religieux ramenés à leur antique ferveur, des penseurs, écrivains, philosophes, mystiques, magnifiques interprètes de la doctrine de Jésus-

Grand Pèlerinage à Lourdes

avec visites de

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX
DERNIER DÉPART : 25 Septembre 1928.

S'adresser aux PÉLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

Christ. On essaie de jeter sur eux une note de défaveur en les désignant du nom de *parti dévot* : disons simplement parti chrétien, tout en reconnaissant que quelques-uns de ceux qui le représentent dépassèrent parfois la mesure dans leurs exigences à l'égard du roi et de la politique qu'ils prétendirent lui imposer. Des historiens modérés et sages ont pu parler « d'obsession et d'investissement » ; et vraiment on serait mal venu à le leur reprocher, quand on lit ce passage d'une lettre de Fénelon à M^{me} de Maintenon (en 1690) : « Le capital est de l'obséder par des gens sûrs (c'est de Louis XIV dans toute sa gloire qu'il s'agit). Le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut l'être, de le gouverner, puisqu'il veut être gouverné ; son salut consiste à être assisté par des gens droits et sans intérêt. »

M^{me} de Maintenon est l'instrument choisi de Dieu, non seulement pour retirer le roi du péché, mais pour faire de lui un véritable chrétien, voire un dévot. Cette mission sublime, Bourdaloue, Fénelon, l'évêque de Chartres, Godet des Marais, et combien d'autres l'ont marquée à l'épouse de Louis XIV en termes bien capables de l'exalter. Vaincue par leurs lettres et leurs exhortations, elle a, dans une prière qui est en même temps une confession, ouvert son âme à Dieu et donné le mot de sa vie à la postérité :

« Seigneur mon Dieu qui m'avez mise dans la place où je suis, je veux adorer toute ma vie l'ordre de votre Providence sur moi et je m'y soumets sans aucune réserve... *Que je serve au salut du Roi!*... Vous qui tenez entre vos mains le cœur des rois, ouvrez celui du Roi, afin que j'y puisse faire entrer le bien que vous désirez; donnez-moi de le réjouir, de le consoler, de l'encourager, de l'attrister aussi quand il le faut pour votre gloire; que je ne lui dissimule rien des choses qu'il doit savoir par moi et qu'aucun autre n'aurait le courage de lui dire. *Faites que je me salue avec lui*, que je l'aime en vous et pour vous, et qu'il m'aime de même. Accordez-nous de marcher ensemble dans toutes vos justifications sans aucun reproche jusqu'au jour de votre avènement. »

Avec quelle ardeur elle travailla dès lors « à faire goûter au prince la manne cachée, à le déguster des oignons d'Egypte ! » Comme le prophète se raccourcissait sur l'enfant qu'il voulait ressusciter, elle se pliait et se faisait petite pour s'accommoder à la faiblesse d'une âme qui n'avait jamais « senti » Dieu. Suivant le conseil de l'évêque de Chartres, son directeur, elle essayait d'apprendre au roi à « faire oraison » et à « chercher Dieu familièrement au dedans de lui-même ».

Les premiers temps furent heureux, — une sorte de lune de miel. « Il est bien chrétien et bien grand », dira-t-elle du roi à ses confidentes de la maison de Saint-Cyr, en 1687, et encore en 1690 : « Sa santé et sa sainteté se fortifient tous les jours; la piété devient fort à la mode ».

Voulut-on trop exiger de lui? Fénelon l'a-t-il profondément blessé par la lettre indiscrète et excessive de 1692? Toujours est-il que, vers ce moment, la ferveur du grand roi fléchit. Les défaites et les demi-succès qui marquèrent la fin de la seconde coalition de l'Europe contre la France le jetèrent dans un demi-découragement. Estimant que le ciel, dont il avait cru défendre la cause contre les protestants, l'abandonnait, il se sentit moins de goût pour la religion : une partie du terrain que M^{me} de Maintenon avait gagné fut perdue. En elle-même, à l'enthousiaste élan des débuts semblait avoir succédé la volonté froide du succès. Elle n'abandonna certes pas la tâche qu'elle avait acceptée des mains de la Providence et de ses représentants ici-bas; mais à la tendre affection, grâce à laquelle tout passe et se fait pardonner, elle substitua, dirait-on, les habiletés trop calculées de la femme qui veut à tout prix convertir son mari, que ce mari soit un humble bourgeois ou le plus grand des princes. Elle s'irrite contre ceux qui, pense-t-elle, devraient l'aider davantage, surtout contre le confesseur du roi, dont elle incrimine la tiédeur ou la faiblesse. En 1695, ayant réussi à faire transférer de Châlons à Paris celui qui bientôt sera le cardinal de Noailles, elle conclut avec lui « une alliance pour le bien de l'Eglise et le salut du Roi ». Saisie d'un de ces engagements qu'elle expiait ensuite par de cruels mécomptes, elle mit tout aux pieds du nouvel archevêque, ses secrets, ceux du roi, ceux de l'Etat. Les lettres ou, si l'on veut, les rapports qu'elle lui adressait sont parfois bien étranges. Elle parle des lectures pieuses qu'elle a faites à son mari, de l'impression que ces lectures ont produites sur lui, des exercices auxquels il se prête et de ceux qu'il repousse, de ses bons désirs et de ses résistances, de son égoïsme et de son ignorance; elle agrmente ses lettres de réflexions comme celle-ci : « Je ne le crois pas menteur », ou autres

de même ton. Ainsi pouvons-nous connaître presque mois par mois les dispositions intimes du maître de la France.

Finalement M^{me} de Maintenon l'emporta et, en le rapprochant de Dieu, elle prépara le roi à supporter en chrétien les redoutables épreuves des quinze dernières années de son règne. Ces épreuves, loin de le détourner, achevèrent d'imprimer à cette âme naturellement si grande, le sceau religieux. Rien de plus beau que la soumission à la volonté de Dieu, la confiance quand même en sa Providence et dans le secours de sa grâce, dont, au milieu des désastres de la guerre de succession d'Espagne et de l'anéantissement presque complet de sa famille, témoignent ses lettres à son petit-fils, le roi Philippe V. Jamais son cœur ne fut plus fort, jamais d'autre part plus capable de se fonder dans la prière. Le petit oratoire de Saint-Cyr a vu couler ses larmes; mais, de cet oratoire où il s'était abaissé sous la main de Dieu, il sortit un jour plein de calme et de majesté pour donner ces dernières instructions qui contribuèrent à sauver la France envahie : « Si vous êtes battu, écrivait-il au maréchal de Villars, j'irai moi-même vous secourir ou mourir avec vous; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume ».

C'est encore cette union d'une âme chrétienne et d'une âme royale qui donnera une beauté et une majesté si singulières à la mort de Louis XIV.

Jusqu'au bout, il remplit sa tâche de roi; puis, tout réglé, ainsi que l'écrivit M. Louis Bertrand, « il se détacha du monde tout d'un coup et se tourna résolument vers Dieu ». Lui-même réclama le Saint Viatique et l'Extrême-Onction; avec ses serviteurs, il récita les prières des agonisants.

Peu avant la crise suprême, il avait écrit pour le jeune Louis XV une admirable lettre qui est comme le testament de sa pensée :

Mon Fils, mettez en Dieu toute votre confiance. Vivez en chrétien plus qu'en roi et n'attirez jamais sa main sur vous par aucun dérèglement dans vos mœurs... Donnez à vos sujets le même exemple qu'un père chrétien donne à sa famille. Regardez-les comme vos enfants; rendez-les heureux, si vous le voulez être... Ne versez jamais leur sang, s'il est possible, que pour la gloire de Dieu. Cette conduite attirera sa bénédiction sur le cours de votre règne. Recevez la mienne avec mes derniers embrassements. »

Sur son lit de mort, au milieu de cruelles souffrances qu'en expiation de ses fautes il demanda plus douloureuses encore, il remercia noblement ceux qui avaient été ses collaborateurs et prononça la grande parole : « Je m'en vais, mais l'Etat demeurera toujours ». Avec bonté, il recommanda M^{me} de Maintenon au duc d'Orléans qui allait devenir régent. Puis il ne pensa plus qu'à paraître devant son Juge, parlant de lui-même au passé : « quand j'étais roi » ; priant avec M^{me} de Maintenon presque jusqu'à la fin, ordonnant à celle-ci de se retirer à Saint-Cyr lorsque la dernière heure fut imminente; ne se plaignant pas même de l'abandon où on le laissait et se bormant, lorsque la souffrance se faisait trop forte, à proférer des lèvres et du cœur la supplication de l'Eglise : « O mon Dieu, venez à mon aide! Hâtez-vous de me secourir! »

« J'ai vu mourir le Roi comme un saint et comme un héros », écrivit M^{me} de Maintenon à la princesse des Ursins. Par la bouche de Massillon, la chaire chrétienne devait faire siennes ces paroles, non sans avoir, au préalable, proclamé la chrétienne vérité que, si grand qu'ait été un homme et un roi, « Dieu seul est grand ».

† Mgr BAUDRILLART,
Archevêque de Mitylène,
Membre de l'Académie française.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

VIII^e fauteuil

C'est celui de Mgr Baudrillart.

Le passé de ce siège académique ne fut pas des pires, à ce que nous conte Jacques des Gachons, qui nous en livre l'histoire en une quinzaine de pages, à la fin du livre de René Johannet précisément intitulé : « *Fauteuil VIII* », Mgr Baudrillart.

Malleville, personnage de moyenne illustration, l'occupa le premier.

« Et ceci se passait en des temps très anciens, exactement en 1634.

Près de cinquante ans plus tard, un Bergeret s'y assit à son tour. Le nom de cet académicien fût tombé dans l'oubli si Anatole France ne l'avait recueilli en une espèce d'histoire contemporaine. Ce Bergeret des temps nouveaux, dreyfusien, démocrate, sectaire sournois, et néanmoins, comme Voltaire, homme d'esprit, se distingua de l'ancien par une thèse de doctorat érudite et naïve : *Virgilius nauticus*, et par quelques partis-pris philosophiques assez irritants, tel celui d'exalter aux dépens de l'homme, nanti seulement de deux mains, le bienheureux singe quadrumane.

Dans le cas du Bergeret de jadis, il n'y eut ni singe quadrumane, ni *Virgilius nauticus*, non plus qu'orme du mail ou mannequin d'osier.

Le cinquième occupant du VIII^e fauteuil fut l'abbé de Saint-Pierre. C'était un doux rêveur, dont les dadas, la *Société des Nations aidant*, ont eu la rare fortune de devenir oracles.

Lefranc de Pompignan n'eut pas même chance. De lui survit une strophe égale au meilleur Malherbe. C'est tout. Voltaire ne fut pas tendre à ses poèmes religieux :

« Sacrés ils sont,
dit-il,

car personne n'y touche. »

Puis il y eut l'abbé Maury, grand orateur, redoutable faiseur de mots, cardinal-archevêque de Paris, en dépit du Pape, finalement tombé des hauteurs de son VIII^e fauteuil dans les géolés pontificales pour quelques assez raides impairs.

Peu après l'abbé Maury, le fauteuil échut à Laplace, mathématicien fameux.

Puis à Royer-Collard, à Charles de Rémusat, à Jules Simon, à Albert de Mun, et, en dernier lieu, à Mgr Baudrillart.

On a quelques solides raisons d'estimer qu'avant 1896, date de l'entrée d'Albert de Mun à l'Académie française, jamais le VIII^e fauteuil n'avait été plus dignement occupé qu'il ne l'est depuis lors.

Sur le dernier titulaire dudit, dans la collection des *Quarante*, René Johannet vient d'écrire d'entraînantes et justes pages.

Ce petit livre, très compréhensif, et très brillant, s'ouvre sur le portrait de Mgr Baudrillart, par Grün, que l'on remarqua, il y a peu d'années, au Salon des Artistes français, — portrait d'une rare vérité d'attitude, de visage exact, mais bien moins fort et décidé que nature, et où l'accessoire, j'entends les vêtements ou ornements épiscopaux, prime le principal, qui était l'esprit, l'âme et les yeux du modèle.

Je préfère le croquis de Johannet. Il est vif, et il est vrai. Cela fait un bon médaillon, où je retrouve très bien le beau rayonnement intellectuel du modèle, son élan, sa gravité assez intimidante quand le sourire ne la vient pas tempérer, son énergie, sa puissance de travail, son cœur — osons dire son grand cœur — son intermittente bonhomie...

En écrivant ces lignes, Johannet n'a pas dédaigné d'utiliser sa meilleure verve. Il s'est montré délicatement spirituel, se refusant à l'être trop, rare mérite en un sujet où l'excès eût été bête et manquement à ce que nos pères, si regardants, dénommaient les bienséances.

Johannet, il est vrai, avait bien de la chance : l'occasion lui était offerte de *pourvoir* une personnalité puissante, agissante, aux traits accusés, un grand prélat, un beau savant, un apôtre. Son sujet tout naturellement le soutenait. Il a bien fait de se laisser porter par lui.

À ces pages de Jacques des Gachons et de Johannet s'ajoutent, et c'est, bien entendu, le plus piquant de ce petit livre, des pages inédites de l'occupant actuel du VIII^e fauteuil. Ces pages sont tirées d'un Journal qui nous « peint sur le vif Mgr Baudrillart, missionnaire de la France en Espagne », en cette Espagne de sa studieuse jeunesse qu'il retrouva trente ans après, pendant la guerre. C'est un joli bout de Mémoires. On y aimera comme moi une émouvante et piquante scène d'entrevue avec le roi d'Espagne, en un moment où, là-bas, par delà les Pyrénées, la cause française n'était pas toujours très commode à plaider.

« Et votre mission, me demande-t-il, en quoi consiste-t-elle? Que venez-vous faire ici? — Sire, tâcher de convertir vos catholiques espagnols qui ne témoignent pas assez de sympathie pour la France! — Ah! faites; convertissez-les. Mais il y a au moins un catholique espagnol que vous n'aurez pas besoin de convertir, c'est moi... Je suis Bourbon, de sang français... »

Fais-je ici erreur?... Le Roi n'eut-il même pas un mot plus cru, à cet instant, tandis que d'un doigt de sa main gauche il montrait la veine bleue de son bras droit?

« — Sire,

reprit Mgr Baudrillart,

« Votre Majesté est neutre... — Oui, neutre politiquement... »

Il y a de bien beaux adjectifs dans la bouche d'un roi, homme d'esprit.

La scène s'acheva sur le joli trait que voici :

« Il m'interroge sur mes premiers voyages en Espagne; je lui ai dit que je l'ai vu rentrer au palais dans les bras d'une nourrice, que j'ai acclamé sa mère en 1886. Il réplique : « Il y a eu du changement depuis lors! — Et moi de répondre : « Oui, Sire, Votre Majesté a beaucoup grandi! »

Le Bourbon dut être content.

« Il paraît très touché,

ajoute Mgr Baudrillart,

« et prend ma main; je baise la sienne; il baise la mienne. Je sors sous le charme au milieu du haut personnel de la Cour qui paraît très surpris d'une pareille audience et me comble de saluts et de politesses. »

Tant il est vrai qu'un simple compliment de Cour, surtout jalli du cœur, peut être un acte.

Au reste, la trame même de la vie de Mgr Baudrillart est telle : elle déborde d'actes. Les prouesses y abondent, éclatantes ou secrètes, pour l'Église et pour la patrie. Le goût de l'action a fini par capter toute cette grande âme, dont la contemplation fut peut-être jadis le penchant initial. D'où ce revirement d'humeur, peu à peu devenue, si je puis dire, conquérante, sous la poussée des circonstances qui ne permettaient plus guère de répit ou de pieuse quiétude :

« La vie monastique que j'aurais tant aimée jadis ne me séduît plus guère... »

Affaire de conjonctures. Lavigerie, autre grand homme d'action, eût dit de même.

A ce bel et courageux avocat de la France à l'étranger pendant la guerre, il fallut parfois les plus ingrats concours de circonstances pour qu'il donnât d'un bel élan toute sa mesure. L'ennemi tentaculaire était partout, toujours plus chatouilleux et plus susceptible à mesure que s'accumulaient ses responsabilités et ses fautes. Le grand Français n'avait pour lui que son savoir, sa bravoure, son talent et sa loyauté, — au demeurant, respectables atouts. Il fut aussi prudent que brave, ferme autant qu'adroit, avec la fierté de chez nous et ce que notre bon peuple appelle d'une si jolie formule : le *sourire*.

« Nous allons, écrit-il, visiter la Maternité, établissement magnifique, tenu par les Sœurs de charité espagnoles. On y chante un *Salve, Regina para el consuelo de Francia* (pour la consolation de la France)... Avant ma conférence de l'après-midi, on m'avertit que toutes les autorités de Barcelone sont en mouvement à mon sujet. Le consul d'Allemagne a écrit au gouverneur que, sous le titre pieux que j'ai donné, il savait que, comme à Madrid (!), je ne ferais qu'injurier et calomnier les Allemands, qu'il réclame le respect de la neutralité; le gouverneur a été trouver le vicaire général... qui remplace l'évêque de Barcelone; celui-ci a appelé le Père G. pour me faire des recommandations pressantes; il sait que des Allemands et des germanophiles ont réussi à se procurer des billets et que l'un d'eux doit protester... Je réponds qu'il n'y a pas un mot sur les Allemands. Je reçois deux ou trois lettres menaçantes. La rue qui mène à la salle des conférences est gardée et barrée par la police; cinq gardes à cheval à chaque extrémité; on n'entre qu'avec des cartes; quand la salle est bondée, on ne laisse plus entrer; plus de trois mille personnes. Je suis porté par ce splendide auditoire; je suis en train et sens le public gagner; autour de moi, les Capucins et les prêtres approuvent. Dès le soir, le succès m'est affirmé de toutes parts. Je crois que la journée a été bonne pour la France. »

On aime cette forme de bravoure sans panache, tellement maîtresse d'elle-même, et qui ne se repaît jamais d'illusions. *Mon pessimisme*, dit Mgr Baudrillart, dans une des pages de ce même journal...

Formule bien singulière sous la plume d'un homme d'action. Et pourtant non, le véritable homme d'action n'est-il pas l'homme qui, d'abord nanti d'un esprit lucide et de bons yeux, a vu toutes choses et toutes gens à leur véritable échelle, qui est à l'ordinaire petite, et sous leur véritable jour, qui n'est pas souvent beau? L'expérience des hommes n'incite guère à l'optimisme béat.

Pour s'instruire au long de sa carrière, Mgr Baudrillart a eu l'immense champ de l'histoire, et le spectacle d'aujourd'hui, par lui observé de quelques très bons postes. La guerre a encore singulièrement enrichi son expérience. De toutes choses, il semble qu'elle lui ait apporté une révélation qu'aparavant il ne soupçonnait pas encore. D'où ces mots très humbles, mais si hautement suggestifs, que je rencontre dans ces mêmes impressions d'Espagne :

« Il me semble que je commence seulement à m'intéresser à la vie; parce que je m'occupe de ce qui en vaut la peine, les deux causes de la religion et de la patrie. On a tort de dire qu'il n'est pas nécessaire de beaucoup apprendre dans la jeunesse, parce qu'on a toute la vie pour cela (je l'ai dit moi-même). Il est bon d'apprendre le plus possible et le plus tôt possible; il n'y a que celui qui a tout appris qui n'est étranger nulle part, disait cet homme de la Renaissance... »

Ce qui en vaut la peine... On a tort de dire... Je l'ai dit moi-même...

A travers la loyale transparence de cette ferme écriture, on voit à plein l'homme... Le vieux Buffon n'était pas un sot.

Plus loin, je cueille encore ce mot qui en rappelle un autre, si grand, d'un grand artiste doublé d'un grand moraliste.

« On a réglé messe ici, messe là, prédications, conférences, le tout sans consulter ni mes désirs, ni même mes possibilités. Le sentiment est bon; mais je me demande comment je tiens encore. »

Eh! oui. C'est là un attachant écho de la célèbre formule de notre Forain : *Pourvu que les civils tiennent!* C'est, pour une part, parce qu'un tel homme a tenu que le pays a tenu. Il est vrai qu'il était si peu civil, et tellement combattant, à sa manière, non pas la moins efficace, d'apôtre de son pays et de son Dieu!

Et cela partout, de ville en ville, sur ce territoire d'Espagne voisin très aimé, frère du nôtre, même selon le sang, et qu'il y avait tant d'urgence à conquérir!

Je prends encore ici cet épisode entre douze autres. C'est toujours écrit de même encre, je veux dire toujours avec même simplicité, tout autant attique que française, et inversement Du bon Xénophon promu chrétien :

« Le sermon (à Saint-Sébastien) est une grosse manifestation française; toute la colonie, beaucoup d'Espagnols, tous nos collègues français, Jésuites, Dominicains, Marianistes, frères des Ecoles chrétiennes. J'ai eu le frisson en voyant cette foule; l'église qui est grande, était pleine dans tous les bas-côtés, chapelles, tribunes, etc. J'ai parlé une grande heure. La quête a donné 4,157 francs, plus une croix en brillants évaluée à 2,000 francs, un anneau, une broche en or, une ceinture de soie rouge, un calice, etc. A la sortie, une grande foule de peuple m'attendait et beaucoup de police. »

Dans tout ce texte, un seul mot plus haut que les autres : *j'ai eu le frisson en voyant cette foule...* Un cœur d'homme fort peut être solide. Certaines conjonctures, chargées de pathétique et, si je puis ainsi dire, d'amour, précipitent quand même ses coups.

Ah! l'éloquence de cette croix en brillants, de cet anneau, peut-être de fiançailles, le plus cher de tous, et de cette broche en or : ravissants sacrifices d'humbles héroïnes anonymes et silencieuses! Il y a des anges pour bénir ces renoncements de la beauté qui s'immole. Dieu seul sait si ce jour-là l'éloquence du missionnaire de chez nous fût rémunérée à son prix. Ce sont là choses qui ne se soupèsent que dans les subtiles balances d'En Haut. En vérité, cependant, il fallait bien qu'elle fût grande pour susciter de si royales offrandes.

Ces pages enfin ouvrent sur une âme qui n'a certes pas à se livrer au premier venu, mais dont il nous est permis d'avoir, nous autres, une respectueuse curiosité, quelques perspectives devant lesquelles il ne nous est pas possible de demeurer indifférents. Il nous plaît, par exemple, que ce grand homme d'action se révèle à nous, avec quelques-uns des plus courants caractères de tous les braves gens de France : généreux et spontané altruisme, bonté d'âme, ou, comme eût aimé de dire Barrès, qui aimait ce mot pour son sourire et l'éminente distinction qu'il implique : native *gentillesse*.

Voilà pourquoi me touchent aussi ces lignes que je choisis parmi les rapides impressions que Mgr Baudrillart enregistra après un séjour à Alcalá de Hénarès :

« Là, comme à Saint-Philippe, on a bien gardé mon souvenir et je me rejouis de m'être, somme toute, fait aimer là où j'ai passé. Depuis, j'ai dû souvent lutter et me faire des ennemis; mais, avec la grâce de Dieu, je crois être resté bon à l'égard des hommes. »

Des ennemis à Mgr Baudrillart! Voilà qui est pour surprendre. Il est vrai : on ne compte plus les méchants et les sots.

Pas plus, d'ailleurs, qu'on ne pourrait compter tous les tribulaires de l'immense et loyale bonté de Mgr Baudrillart.

A propos de l'Anniversaire de la Constitution de Weimar

On a célébré, en Allemagne, l'anniversaire de la Constitution de Weimar. Y avait-il vraiment lieu de faire de grands discours, de chanter des hymnes de gloire, de pavoiser les bâtiments? N'y avait-il pas plutôt des raisons de faire un sérieux examen de conscience et de chercher une orientation nouvelle en bien des questions politiques et sociales?

« On dit que la Constitution de Weimar a fait sortir l'Allemagne hors du chaos révolutionnaire et lui a redonné un certain ordre. Mais le chaos révolutionnaire a été causé en partie par la même idéologie qu'on trouve à la base de la Constitution de Weimar. Ce n'est pas qu'il faille prendre parti unilatéralement pour l'Ancien Régime : beaucoup était à refaire; certain monarchisme, particulièrement celui des Hohenzollern, était trop lié d'une part aux idées d'un luthérianisme brutal, et d'autre part, au rationalisme et mammonisme modernes. Mais il semble qu'on ait trop « jeté l'enfant avec le bain ». On a agi comme un homme qui perdrait subitement la mémoire; c'est-à-dire qu'on a édifié la nouvelle Constitution en laissant de côté les valeurs positives développées au cours de plusieurs siècles. On a sauté, d'un seul bond, de la monarchie à la démocratie la plus radicale, au lieu d'arriver à une démocratie modérée la création de ces éléments d'autorité et de stabilité sans lesquels aucun Etat ne peut jouir d'une prospérité véritable.

Le gouvernement allemand actuel ne ressemble-t-il pas à un navire sans course déterminée, ballotté incessamment par une tempête de crises et de conjonctures? Ne manque-t-il pas à l'Allemagne une véritable autorité, et ce manque de gouvernement n'est-il pas la cause de ces corruptions qui s'accroissent presque mois par mois? Qu'on se souvienne du scandale des emprunts de guerre; de celui des détournements aux bureaux de la « Reichswehr » à Berlin; des éternelles histoires de chantage en Rhénanie; des fréquents accidents de chemin de fer dus au défaut d'organisation dans les services administratifs. On se moque volontiers de l'état politique de la Pologne d'autrefois et de celle d'aujourd'hui; et il y a, en effet, des raisons de se moquer, puisque certains Polonais eux-mêmes se complaisent dans cette raillerie. C'est ainsi qu'un auteur polonais écrivit un jour : « Dieu a donné aux Polonais la mission, entre autres, de L'amuser et de Le réjouir. Et ainsi Dieu s'amuse et se réjouit quand, du haut du Ciel, il regarde les Chambres polonaises. » Un Polonais de nos jours disait à Frédéric Muckermann : « Notre peuple est pieux ; il est toujours prêt à croire au miracle. Et voilà pourquoi, chez nous, l'on gouverne toujours de façon à ce qu'il faille un miracle pour que cela marche bien. Par pitié, comprenez-vous? Pour qu'on ait toujours le miracle sous les yeux. » Le tableau de l'Allemagne politique d'aujourd'hui ne prête-t-il pas à la même raillerie?

* * *

L'orateur principal à la fête de Berlin en l'honneur de la Constitution fut le professeur juif (ou, au moins d'origine juive), Radbruch. (A Stuttgart, le Juif Saenger!) Il est, certes, dans l'ordre que les Juifs aient été les orateurs du jour. Les Juifs, en effet, furent les instruments principaux de la révolution et les articles principaux de la Constitution de Weimar sont l'œuvre d'un Juif (Preusz). Les Juifs jouent aussi un rôle prépondérant dans l'Allemagne contemporaine. Ils forment la classe dominante, tant économiquement que socialement ; ayant pris la place de la vieille noblesse, de l'ancienne société militaire et des anciennes dynasties.

Il y a des gens qui ne voient pas, ne perçoivent pas la question juive, parce qu'ils sont touchés par cette conspiration du silence organisée par une Presse devenue assujettie, soit directement, soit indirectement (par la publicité).

On doit évidemment s'opposer à un anti-sémitisme qui refuserait aux Juifs leurs droits vitaux naturels ou la liberté religieuse. Mais cela n'est pas en question. Ce qui est en question c'est cette terrible anomalie : qu'un peuple, qu'une race qui ne forme pas 5 p. c. de la totalité du peuple allemand, contrôle presque 80 p. c.

des affaires allemandes, et plus de 60 p. c. de la Presse, des entreprises littéraires, du théâtre et du cinéma allemands. Si le peuple, ou, au moins, une grande partie du peuple allemand était chrétien; c'est-à-dire s'il était mu par le Christianisme, non seulement à l'église et à la sacristie, mais aussi dans les domaines de la culture, de la politique et de l'économie politique, il se récrierait contre cet état de choses, qui n'est guère compatible avec la conscience et le respect de soi des Chrétiens.

Mais, malheureusement, l'inter-confessionnalisme, l'abandon de l'intolérance dogmatique au profit d'une tolérance civile illimitée, la tendance exagérée de la politique et des affaires à se faire leurs lois à elles-mêmes, et, joint à cela, le mépris de cette vérité, qu'au fond de toute question matérielle il y a une question et un intérêt religieux, ont produit chez beaucoup l'indifférence à voir les chrétiens ou les Juifs tenir le gouvernail et à laisser les Juifs, dans les circonstances importantes, parler au nom du peuple allemand. La pensée sociale de beaucoup de chrétiens est sécularisée : si elle était vraiment chrétienne, elle combattrait avant tout pour la conduite chrétienne des affaires publiques, et pour la limitation de l'influence juive.

* * *

La formidable puissance des Juifs dans l'Allemagne contemporaine n'est d'ailleurs que l'expression de la ploutocratisation rapide de l'Allemagne, sous le signe de la démocratie. Et voici où apparaît ce qu'il y a de louche dans la démocratie uniforme et exagérée. Comme elle ne dispose, dans sa lutte pour le bien du peuple, d'aucun élément d'autorité et de stabilité basé sur la tradition chrétienne, bien vite les hommes d'argent surgissent, avec leurs idées politiques et économiques à eux. De là, l'américanisation rapide de l'Allemagne, la formation de trusts toujours plus nombreux, la féodalisation rapide sur les terrains de l'industrie et du commerce, l'extermination toujours plus cruelle de tout ce qui subsistait, jusqu'ici, de la bourgeoisie. La démocratie bien entendue est, avant tout, une démocratie sociale, un soin particulier pour le tiers et le quatrième états, la répression du capitalisme et de l'usure effrénés. La démocratie moderne, dépourvue des éléments nécessaires d'autorité et de stabilité, et bâtie sur les sables mouvants d'assemblées et de majorités parlementaires changeantes, est trop faible pour suffire à ses devoirs sociaux; ainsi qu'il est toujours arrivé en pareil cas, elle ne devient que trop facilement l'esclave de la ploutocratie. Voilà qui eût fait un beau sujet de discours pour la fête de la Constitution, avec indication des voies et moyens pour vaincre le mal! Mais employer l'anniversaire de la Constitution à jeter drapeaux et fleurs sur des marais et sur des précipices, est un jeu indigne d'un homme sérieux.

* * *

Il est encore un autre point où la Constitution de Weimar s'est gravement trompée. Elle tend vers une centralisation toujours plus grande à Berlin, tandis que, tant du point de vue de la culture allemande intérieure, que de celui du pouvoir d'attraction de l'Allemagne sur ses voisins, le seul programme acceptable est le fédéralisme, l'autonomie des diverses grandes races allemandes, basée sur une forte autonomie financière. Le fédéralisme est aujourd'hui dédaigné, rejeté comme trop coûteux. En réalité, le fédéralisme est le système le moins cher; la centralisation, le plus coûteux. La thèse contraire est aussi fautive que celle qui accuse la monarchie d'être, elle aussi, trop coûteuse. Volontiers, dans les feuilles démocratiques, on parle des grands apanages des anciens princes, mais on oublie que les millions des Princes n'étaient pas gaspillés, qu'au contraire, ils étaient, pour la plus grande part, employés à assurer une représentation officielle plus digne, à doter des œuvres de bienfaisance, à entretenir des théâtres, des musées, des parcs dont l'entretien aujourd'hui, encore qu'il passe sous un autre nom, n'est en rien moins coûteux qu'alors. Tandis que le régime monarchique avait l'avantage d'une certaine stabilité dans les ministères et les administrations, tandis que l'ordre monarchique savait arrêter jusqu'à un certain point, les corruptions nuisibles au peuple, sous le régime démocratique, les changements perpétuels dans le personnel gouvernemental et administratif amènent une lourde augmentation des charges pour pensions, et l'accroissement de la corruption pèse lourdement sur les ressources du peuple.

De même, la centralisation est le système de gouvernement le

plus coûteux, et non pas le moins cher. Elle augmente le bureaucratie, et — à Berlin — échappe trop au contrôle; elle met trop de distance entre le bureau qui décide et le domaine pour lequel il décide; les décisions prises sans connaissance des circonstances locales entraînent trop d'expériences manquées et donc coûteuses. La centralisation sert, en première ligne, les puissances économiques, vu qu'elle simplifie le commerce et les communications. Mais, par là même, elle favorise l'établissement de monopoles; or, les monopoles se montrent toujours avides du sang des masses. La richesse culturelle de l'ancienne Allemagne, sa puissance de rayonnement sur le monde, reposaient sur sa décentralisation, sur la variété multiple des centres de Gouvernement. La centralisation de l'Allemagne appauvrit tout le riche domaine allemand au profit d'un hydrocéphale enflé: Berlin. Si la « petite Allemagne » d'aujourd'hui veut redevenir une « Grande Allemagne », le *mitteleuropäische Reich*, elle doit exercer une attirance sur ses voisins. Mais ce n'est pas Berlin qui ralliera les Autrichiens, les Hongrois, les Yougo-Slaves, les Tchèques, au son du tambour allemand: bien au contraire, elle fait fuir ces peuples, elle les intimide et les éloigne. Seule une Allemagne, variée et riche dans le libre développement de ses races diverses, exercera l'attraction requise. Il eût fallu en Allemagne, réfléchir à tout ceci le jour anniversaire de la Constitution.

Des discours pour l'*Anschluss* qui, comme ceux de Radbuch, portent la patine prusso-berlinoise — surtout quand ils émanent d'un Juif ou descendant de Juifs — refroidissent plus qu'ils ne séduisent.

(Traduit de l'allemand)

Dr JOSEPH EBERLÉ,
Directeur de la *Schöne Zukunft*, Vienne.

CHRONIQUE FÉMININE

Les deux font la paire

La femme a-t-elle l'intelligence de l'homme?

Devinette destinée à charmer vos vacances, et sujet d'une enquête à laquelle ont répondu d'éminentes personnalités: M. Paul Lapie, recteur de l'Académie de Paris; M. Ferdinand Brunot, doyen de la Faculté des Lettres; M. Barthélémy, doyen de la Faculté de Droit, des médecins, des romanciers, d'autres encore.

Depuis le temps lointain où de doctes moines discutaient sur l'existence de notre âme, nous avons gagné, dans l'esprit du sexe fort, quelques appréciables coupées. On demande aujourd'hui à ces messieurs si, par hasard, notre intelligence ne vaudrait pas la leur. Ils ne s'offusquent pas de la question et ils y donnent des réponses d'une galanterie qui nous honore.

Je ne dis point que sous les roses qu'ils nous jettent, il ne se trouve pas, de-ci, de-là, une épine qui risquerait de blesser les plus susceptibles d'entre nous; mais qu'importe la vérité lorsqu'elle est dite en latin?

Je ne m'offense guère, pour ma part, de voir tous ces vénérables doyens s'accorder pour nous dénier le *genius*. Qu'il manque à notre esprit la faculté génératrice et bien d'autres petites choses, cela signifie peut-être que, bonne mère, la nature nous a, par ailleurs pourvu d'agréables compensations.

Le Dr Toulouse se désole discrètement de notre stérilité intellectuelle. Il la démontre par l'absurde, avec tous les ménagements requis. D'après lui, la femme aliénée manifeste dans le délire, une absence totale d'invention. Sa folie demeure dans les bornes d'une médiocrité probante. Heureusement, il ne parle pas de la femme raisonnable, ce qui nous laisse tout de même quelque espoir.

M. Brunot parle de notre sensibilité en termes si fleuris qu'on

se réjouit avec lui de ce que les « grandes femmes » soient rarissimes et de ce que nous n'ayons jamais pu nous mesurer honorablement avec les hommes sur le terrain des joutes intellectuelles: « dans les sciences, les arts et la conduite des peuples ».

Mais l'un des éminents doyens s'empresse de nous fournir des fiches de consolation. Grâce au temps, à l'enseignement universitaire et à quelque bonne nourriture, nous élargirons, lui semble-t-il, nos possibilités intellectuelles. « Victimes d'une faiblesse naturelle, écrit-il, cette intelligence, à mesure que l'éducation se répand davantage dans le sexe féminin, peut se rapprocher de celle de l'homme ».

— Merci du « peut ».

En attendant de pouvoir rivaliser d'intelligence avec le chef du bureau des contributions ou le préposé des billets à la gare de Gingelom, je pense, mes seurs, que nous n'avons plus qu'à faire un acte d'humilité. L'humilité est d'ailleurs une belle vertu féminine, dont notre sexe aurait tort de ne se point glorifier.

Le pire, c'est, qu'avec ou sans bouquets, ces messieurs ont, dans le fond, tout à fait raison. Nous n'avons pas l'intelligence de l'homme. Nous avons la nôtre. Et cela ne vaut-il pas infiniment mieux?

Si l'homme et la femme avaient une intelligence identique, le monde, ma foi, serait drôlement livré. Suivant des lignes parallèles, ils ne se rencontreraient jamais. Or, ils sont faits pour se rencontrer au sommet d'un angle dont ils sont les côtés justement opposés.

Le théorème est expérimentalement vrai. Tout géométrique qu'il paraisse, j'ai conscience d'emprunter l'argument à mon bon sens plus qu'à mon cerveau.

A entendre certains, lorsque nous aurons conquis la science et les droits des hommes, nous équivaudrions à ceux-ci et, peu s'en faut même, que nous les dépassions.

Mais n'est-ce pas être sot que de nous en aller chercher des forces artificielles dans les livres ou les lois, alors qu'il en existe en nous, d'autant plus vives, d'autant plus rayonnantes qu'elles sont naturelles?

Je parle de ce qu'il y a dans notre cœur. A sa clarté nous découvrons nos vérités plus sûrement qu'à la lumière falote et clignotante des théories. M. Barthélémy assure d'ailleurs que notre bon sens nous fait échapper « à la contagion fâcheuse des raisonnements captieux ». Nous y gagnons une moralité plus élevée, comme l'atteste le taux de la criminalité.

Pourtant, d'après l'honorable doyen de la Faculté de Droit: « l'homme est plus perfectible parce qu'il est plus résistant et il y a tels degrés de perfectionnement qui ne sont accessibles qu'à l'homme ». Autrement dit, il y aurait plus de saints que de saintes au Calendrier romain.

Serait-ce, comme l'affirme Blanche Vogt, que la « plus honnête d'entre nous est toute ruse alors que l'homme est toute sincérité? » Mais peut-être bien que cette ruse même est notre instinctive défense contre les modalités déconcertantes de la sincérité masculine. Dans l'ordre sentimental, l'homme est instable en raison de la prédominance de son intellectualité. L'homme qui aime est sincère au moment où il aime. C'est encore sa meilleure excuse lorsque son amour change d'objet. Il y attache moins son esprit que sa passion, laquelle constitue pour lui un ordre très différent de celui de ses préoccupations intellectuelles. La fidélité n'est pas son fait. La femme, elle, cherche, par instinct de conservation ce qui le retiendra auprès d'elle. Le danger lui inspire de tresser autour de lui un réseau d'inextricables liens dont il ne pourra se libérer. Sa diplomatie innée d'amoureuse la sert, en ce cas, mieux que les ressources acquises par son cerveau. Cela suppose qu'elle est, avant tout, intuitive. C'est sa façon à elle, d'être intelligente et, encore un coup, ce n'est pas la plus mauvaise.

« Les femmes les plus sottes » ajoute Blanche Vogt, ont un don de divination extraordinaire. Voilà pourquoi, me disait jadis mon maître de latin, les femmes sont plus fortes en version qu'en thème...

Ce don de divination serait, d'après le Dr Henry, le coup de génie, d'un génie qui serait le partage des artistes, des poètes et des femmes.

Mais le génie féminin n'est jamais si grand que s'il demeure dans les voies naturelles qui l'inspirent. « L'amour m'est plus nécessaire que la vie, s'écriait, il y a deux siècles, M^{lle} de Lespinasse, car je n'ai pas besoin de vivre et j'ai besoin d'aimer! »

Toutes les savantes n'en viendront pas à cet aveu. Et pourtant! Ni la science, ni la gloire n'ont suffi à aucune. Seul le dévouement a délivré certaines de la cage étouffante où, après avoir tout appris, elles s'étaient aperçues qu'elles ne possédaient rien et que le Ciel même leur échappait.

Candidates ou non au mariage, les femmes ne se peuvent épanouir que dans les préoccupations du cœur. Il y a des femmes qui étudient, des femmes qui travaillent, des femmes qui écrivent, des femmes qui votent... Elles étudient, elles travaillent, elles écrivent, elles votent parce qu'elles n'ont pas l'amour, parce qu'elles l'attendent ou... parce qu'elles le méprisent.

Mais qu'elles le sachent ou qu'elles l'ignorent, il n'est pas une idée dont elles ne fassent, comme disait M^{me} de Sévigné, « un grand ou un petit amour ».

* * *

Il faut avoir vécu parmi des femmes de science, parmi des étudiantes de toutes races, de toutes mentalités pour s'apercevoir que les fausses intellectuelles sont toutes des jansénistes de l'amour. Elles le considèrent comme un vice grossier et tout pareillement méprisent les détails matériels de l'existence, les capacités ménagères : toutes ces petites choses avec lesquelles les autres font de la grande tendresse.

« Qui veut faire l'ange fait la bête ». Les femmes très richement dotées sentent si bien la rigueur du dilemme pascalien qu'elles ont l'érudition en honneur. Les savantes de tous les temps ont toujours été de médiocres amoureuses. Les cultivées en furent de grandes au contraire, parce qu'elles surent puiser dans leur culture des moyens de séduire et de comprendre davantage ceux qu'elles aimaient. Les premières usèrent de la science en parvenues, les autres en aristocrates. Toutes recherchèrent la souveraineté et le règne qui les pouvaient rendre heureuses.

Mais, tandis que les savantes se compliquèrent dans les livres et les sciences, leurs sœurs, plus avisées, se sont simplifiées à mesure qu'elles découvraient l'amour. Ce sont les plus sages. Apprenant de Minerve le secret de sa séduisante beauté, elles n'ont pas oublié que la déesse de l'Intelligence est aussi Ergané, l'ouvrière qui tisse, qui file, qui brode.

Elles ont bien compris que c'était en quelque sorte déchoir que de se placer sur des autels où l'homme ne nous encenserait plus.

Car l'homme qui n'encense plus la femme, ne songe pas à la mettre là où ses prières la peuvent toucher. Tôt ou tard, il la méprise. Lorsqu'elle est devenue son égale en intellectualité, il n'a plus de raison de chercher la supériorité qui la faisait différente de lui et d'autant plus désirable.

Pour la mettre au-dessus de lui, il faut qu'il la puisse initier et protéger. Leur bonheur à tous deux est d'ailleurs en cette hiérarchie.

* * *

« Comment! disent celles pour qui le sexe fort n'a aucun prestige, mais nous n'avons pas besoin de l'homme! Depuis que le travail

et l'émancipation nous permettent de nous passer de lui, il nous est moins que jamais nécessaire (I). »

Pas besoin de l'homme!

Non, vraiment. Et les féministes, qui cherchent-elles donc à rallier à leur cause sinon l'homme? Avec quelle fougue ne lui reprochent-elles pas de se montrer indifférent ou hostile à leurs revendications et donc à elles-mêmes, de ne pas les tolérer à son côté dans la gestion de la chose publique?

Pas besoin de l'homme! Et je revois ces jeunes étudiantes de toutes les universités, avides d'en conter beaucoup plus sur leurs professeurs que sur leurs cours, s'intéressant surtout aux vérités qui touchent un individu particulier, négligeant les autres.

Pas besoin de l'homme! Et je rencontre tous les jours des fiancées, de jeunes épouses, pressées de faire part au monde des ordres et des défenses de leur fiancé, de leur mari, en adoration devant leurs exigences réelles ou imaginaires?

Pas besoin de l'homme! Et ces jeunes ou ces vieilles demoiselles répétant à tout qui veut l'entendre, les homélies particulières de leur directeur, remplaçant ses avis, l'élevant dans les nues plus haut que le plus puissant des saints?

Pas besoin de l'homme! Et les femmes célèbres, affamées d'applaudissements? D'applaudissements masculins bien entendu!

Pas besoin de l'homme! La toute fraîche expérience professionnelle de la femme se charge de commenter cette négation avec une cruelle ironie. Les unes après les autres, les romancières proclament la faillite des émancipées intellectuelles.

— « Que diable venaient-elles faire en cette galère, écrit Suzanne Normand. S'enchaîner. Nous sommes libres, s'écrie Maryse Choisy, libres d'affection surtout. »

Claude Dazil, chimiste et femme de lettres avoue que la plus heureuse activité des pharmaciennes consiste à épouser un de de leurs confrères. « Maintenant, dit-elle, la femme a fait l'expérience qu'entre la théorie qui lui permet toutes les ambitions et la pratique qui se charge de les lui enlever peu à peu, il y a un abîme. Un abîme trop profond pour qu'elle ne le franchisse pas sans renâcler. »

Lydie Lacaze à qui les libraires assurent en ce moment le succès, étale sur la bande du « Vient de paraître » une phrase qui est tout le roman de l'intellectuelle d'aujourd'hui. « Elle se croyait libre et pourtant elle avait un maître et le plus terrible... »

Il ne s'agit pas en l'occurrence de critiques destinées à maintenir sur le pavois nos seigneurs et maîtres, mais de constatation. Peut-être même d'éloges. Car, enfin, la vie n'est pas tendre à notre époque, pour les femmes de bonne volonté. Leurs conquêtes

(1) Le 15 août dernier, N. S. Père le Pape a présidé dans la salle du Consistoire, la cérémonie des décrets proclamant l'héroïcité des vertus du Vénérable Serviteur de Dieu, Conrad de Parzham, capucin italien et de la Vénérable Servante de Dieu Paola Prassinetti, religieuse italienne.

Parlant de cette dernière le Pape a dit :

Voilà la femme, une femme, on peut le dire, dominée par un saint, par un glorieux féminisme, un féminisme vénérable et antique comme l'Eglise et que l'Eglise a toujours soutenu et honoré. Que veulent les femmes modernes, les féministes? A les entendre, elles veulent se suffire à elles-mêmes, s'ouvrir une voie propre, ne pas dépendre de l'égoïsme, de la domination des hommes, s'ouvrir un champ propre d'activité. Eh bien! qu'a fait l'Eglise en encourageant la profession religieuse et la consécration de tant de vies généreuses à tant d'œuvres de piété, d'éducation, d'assistance, d'évangélisation, d'apostolat du bien sous toutes les formes imaginables?

Voilà un vrai, glorieux et méritoire féminisme. Que sont les religieuses de tous les temps et de toutes les sortes, sinon des femmes qui voulurent se suffire à elles-mêmes, dans le respect de toutes les lois respectables qui voulaient travailler dans des champs choisis et voulus par elles? Vraiment, en cela, on ne voit pas autre chose qu'émancipation, élévation, consécration de la femme, et, cela, l'Eglise l'a toujours vénéré et désigné aux honneurs du peuple chrétien. Elle a tellement respecté ce saint féminisme que même aux siècles elle dit : « Suivez d'un œil vigilant la vie de ces religieuses, mais ne vous mêlez pas de cette vie intime qu'elles ont choisie sous l'inspiration divine et avec l'approbation de l'Eglise enseignante qui l'a consacrée par sa sanction.

Ce n'est évidemment pas ce féminisme là (qui n'est d'ailleurs plus du féminisme au sens défini et accepté par ses partisans) que nous critiquons, mais celui qui tend, directement ou indirectement, consciemment ou inconsciemment, à réaliser en tout l'égalité complète entre l'homme et la femme, égalité anti-naturelle et destructrice de tout ordre.

successives dans les diverses professions, la terrible mêlée où les ont jetées les nécessités actuelles, supposent des qualités de courage, d'endurance, de stoïcisme dont nos grand-mères purent se passer. Bien abritées au chaud du foyer, ces dernières n'ont point connu les rafales du dehors, les luttes où leurs petites-filles sont aujourd'hui entraînées, sans préparation souvent, avec les chimères d'un égalitarisme qui ne tarde pas à leur infliger de rudes leçons.

Je suis loin de le nier. Elles ont du muscle, elles ont du cran, elles ont de la « tête ». Seulement, c'est par la tête que le Serpent a su jadis rendre Ève plus curieuse qu'il n'eût fallu et, du coup, lui faire perdre son paradis terrestre. Bonnes nageuses, les modernes émancipées se sont jetées à l'eau. Elles ont traversé la Manche, l'Atlantique et... les tentations. Cela n'a pas été sans quelque naufrage.

Elles ont de l'intelligence sans doute, mais ce n'est pas avec son intelligence que l'on résiste. « L'esprit est prompt et la chair est faible », murmurent-elles tout bas, lorsqu'au faite des ascensions périlleuses, le cœur leur tourne un peu parce qu'il est vide...

Il semble bien que ce problème d'intellectualité comparée se résume finalement en une crise du bonheur.

Les femmes n'ayant pu, dans les victoires de l'intelligence trouver leur voie logique, ne sont plus heureuses. Pour l'être à nouveau, que leur manque-t-il sinon de redevenir femmes, en conservant la supériorité de culture que leur apportent, si elles le veulent, les temps nouveaux?

— « Nulle n'a trop d'esprit, » s'écriait, dans toute la fougue de son tempérament ardent, la grande sainte d'Avila.

Mais il faut prendre garde que ce « trop » conduit aisément la femme au fanatisme de soi et qu'il peut être la source de sa déchéance comme la source de son salut. L'attitude sentimentale de son intelligence lui impose des besoins, des désirs, des élans propres à son sexe. C'est son cœur qui toujours cherche, qui toujours appelle, même dans les déserts arides de la science où elle espère en vain rencontrer le bonheur. C'est à son cœur qu'il importe de donner des armes de défense. Non point des formules dont les plus raisonnées, les plus abstraites ne sont pas les plus secourables, mais des croyances et des espoirs qui aideront la femme à ne point se méprendre sur sa mission et à se garder pour l'heure choisie.

Au reste, l'impersonnalité foncière de son intelligence ne lui réserve que des privilèges. Sa sensibilité affinée par une intellectualité prudemment conduite peut refléter toute la vie intellectuelle de l'homme, féconder toute son œuvre. Critique avisée, sage conseilère, confidente compréhensive, élève soumise, il n'est pas d'ambition qui puisse autant que celle-là épanouir la femme. Elle est alors, au plus merveilleux sens du mot, l'épouse, en attendant d'être la mère.

La femme a-t-elle l'intelligence de l'homme?

L'homme est-il plus intelligent que la femme?

A ces questions oiseuses, le jeune dieu, né malin, tire de derrière son carquois une flèche qui, défiant médecins et philosophes, se joue de l'intelligence humaine et s'en va frapper les cœurs d'une éternelle blessure.

L'homme le plus savant n'est en face de l'amour que le plus titubant des mortels. La femme la plus invulnérable n'a plus qu'une âme et qu'un corps d'esclave à offrir au maître qu'elle s'est choisi...

Et sans que ni l'un ni l'autre ne puisse à lui seul le trancher, voilà le problème résolu.

JEANNE CAPPE.

Marcel Proust

A l'Ombre des Jeunes Filles en fleurs

M. Marcel Proust aurait fait la gageure d'écarter de ses livres tout ce qui n'est pas le « happy few » enviable auquel un dieu créa des loisirs, qu'il n'aurait pas mieux réussi. Qu'on en juge : outre que, par sa substance même, il est déjà d'une lecture difficile, le présent roman ne compte pas moins de deux volumes de 250 et de 228 pages respectivement, d'un texte compact, décourageant, où l'on n'a pas plus l'air de progresser qu'une offensive « en 17 ». Et ces deux volumes ne sont eux-mêmes que la suite d'une œuvre précédente : *Du côté de chez Swann*, et qu'un achèvement vers trois autres œuvres annoncées et sous presse : *Le côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorre I et II*. L'ensemble s'intitule : *A la recherche du temps perdu*. Il paraît qu'à la fin le temps se retrouve. (*Sodome et Gomorre III, Le temps retrouvé*). Il ne faudrait pas être très méchant pour conclure que, vraiment, si l'art est long, la vie est courte. Mais le fait est qu'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* réalise ce paradoxe d'être à la fois un livre prenant à l'extrême et rebutant au summum, je commencerai par expliquer cette antinomie.

Dans le premier volume, l'adolescent qui est le héros de l'œuvre, écrite en forme d'autobiographie (1), s'éprend de la fille — Gilberte — d'un ancien ami de la famille — Swann — naguère « l'ami des princes », maintenant en rupture de milieu, par suite de son mariage avec Odette de Crécy, demi-mondaine de grand genre, qui a fait peu neuve en se rangeant. Idylle malheureuse. Pour des raisons toutes psychologiques, impondérables, mais certaines, la brouille survient.

Le second volume nous transporte avec le héros aux bains de mer. Il s'y éprend en bloc de quelques jeunes filles jusqu'à ce que l'une d'elles, Albertine, le fixe. Idylle non moins malheureuse que la première. La saison prend fin. Le héros rentre à Paris. C'est tout.

À proprement parler, ce n'est pas là une intrigue : c'est un canevas sur lequel l'auteur, en s'arrêtant longuement à chaque détail, trame une exégèse psychologique perpétuelle d'une richesse et d'une délicatesse extraordinaires.

La banalité de la vie n'a pas de réalité objective : elle n'est qu'en nous. En fait, sous son voile illusoire, elle nous dérobe un fouillis d'immanences profondément captivantes. Il n'est que de les découvrir, et quant à M. Marcel Proust, il en est capable dans une rare mesure. Quand il s'exerce sur le mécanisme de notre « univers mental », son esprit est certainement ce qu'il a de plus observateur, de plus fin, de plus doué en puissance d'introspection et d'analyse, en sentiment des analogies et de ces symétries par lesquelles la Nature et le monde de l'âme se donnent constamment la réplique en tact original et subtil de ces associations d'idées, de ces réversibilités mystérieuses qui haisent dans notre inconscient comme des lucioles dans la nuit. M. Marcel Proust est une espèce de Dupuytren de la psychologie appliquée.

Ceci demande à être appuyé de quelques exemples, qu'on pourra d'ailleurs multiplier à loisir.

En voici un qui se rapporte au sentiment esthétique :

« N'est-ce pas que c'est beau cette sonate de Vinteuil ? me dit Swann. Le moment où il fait nuit sous les arbres, où les arpegges du violon font tomber la fraîcheur. Avouez que c'est bien joli ; il y a là tout le côté statique du clair de lune, ce qui est le côté essentiel. Ce n'est pas extraordinaire qu'une cure de lumière comme celle que suit ma femme agisse sur les muscles, puisque le clair de lune empêche les feuilles de bouger. C'est cela qui est si bien peint dans cette petite phrase, c'est le bois de Boulogne tombé en catalepsie. Au bord de la mer c'est encore plus frappant, parce qu'il y a les réponses faibles des vagues que naturellement on entend très bien puisque le reste ne peut pas remuer. A Paris, c'est le contraire ; c'est tout au plus si l'on remarque ces lueurs insolites sur les monu-

(1) Cette forme est chère aux romanciers d'aujourd'hui : c'est que nous sommes la suite d'un siècle de lyrisme débordant et d'individualisme effréné quasi pathologique. L'affaiblissement du sens social, consécutif à la diminution calamiteuse du sens de l'Eglise, fruit de la Rupture protestante, se vérifie en littérature de bien des manières.

ments, ce ciel éclairé comme par un incendie sans couleurs et sans danger, cette espèce d'immense fait-divers deviné. Mais dans la petite phrase de Vinteuil et du reste dans toute la Sonate ce n'est pas cela, cela se passe au Bois, dans le gruppetto on entend distinctement la voix de quelqu'un qui dit : « On pourrait presque lire son journal... » (1^{er} vol., p. 98).

En voici un autre qui a trait au cœur :

« L'amitié n'est pas seulement dénuée de vertu comme la conversation, elle est de plus funeste. Car l'impression d'ennui que ne peuvent ne pas éprouver auprès de leur ami, c'est-à-dire à rester à la surface de soi-même, au lieu de poursuivre leur voyage de découvertes dans les profondeurs, ceux d'entre-nous dont la loi de développement est purement interne, cette impression d'ennui l'amitié nous persuade de la rectifier quand nous nous retrouvons seuls, de nous rappeler avec émotion les paroles que notre ami nous a dites, de les considérer comme un précieux apport, alors que nous ne sommes pas comme des bâtiments à qui on peut ajouter des pierres du dehors, mais comme des arbres qui tirent de leur propre sève le nœud suivant de leur tige, l'étage supérieur de leur frondaison... » (2^e vol., p. 186).

Et en voici un troisième qui intéresse l'esprit :

« Sauf chez quelques illettrés du peuple et du monde, pour qui la différence des genres est lettre morte, ce qui rapproche, ce n'est pas la communauté des opinions, c'est la consanguinité des esprits. Un académicien du genre de Legouvé et qui serait partisan des classiques eût applaudi plus volontiers à l'éloge de Victor Hugo par Maxime Ducamp ou Mézières, qu'à celui de Boileau par Claudel. Etc... » (1^{er} vol., p. 11).

Avec sa vaste et profonde culture, avec son originalité qui a pour caractéristique double de renouveler complètement les points de vue (non sans quelque tendance au paradoxe et à la préciosité), ou de les épuiser à fond; avec sa lenteur copieuse et sa lenteur tranquille d'artiste parfaitement dégagé des contingences (*age quod agis*); avec le charme inattendu d'une ingénuité de primitif; avec une conscience de moderne excessivement réceptive; avec son style à la fois enchevêtré et dépouillé, dont Saint-Simon est le modèle — précis, cependant, comme la science, et nuancé comme la poésie (Baudelaire et les symbolistes ont passé par là), style, néanmoins bien fait pour exciter l'ire des grammairiens; avec, enfin, sa modernité suraiguë, soulignée par un air de sortir d'un monde aboli, M. Marcel Proust nous apparaît comme quelqu'un d'erratique et d'extraordinairement remarquable.

C'est un tempérament considérable, et nous louons en lui une vertu d'artiste qui se révèle en bosse de noblesse sur la platitude d'une époque de vulgarisation à outrance, où les plus hautes valeurs tendent à se dégrader et où, particulièrement, l'effort intellectuel pur est rendu de plus en plus difficile par l'hostilité et l'indifférence d'une société gangrenée de matérialisme utilitaire.

Que j'en vienne, maintenant, à dire pourquoi, malgré ses qualités que je n'hésite pas à appeler géniales, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* est un livre rebutant.

Je n'insiste pas sur la banalité excessive de la donnée principale, ni sur la complaisance infinie avec laquelle l'auteur s'attarde à chaque détail. Cela rentre, évidemment, dans la conception architectonique qu'il s'est faite du roman. Mais alors, il y a disproportion entre l'énormité des matériaux et l'insignifiance de l'idée maîtresse. Toute l'explication de ce vice fondamental ne consisterait-elle pas en ceci que M. Proust, au point de vue de la conception générale de l'art, serait purement et simplement un naturaliste, tandis qu'au point de vue de l'exécution, il apparaît comme un intellectueliste impressionniste de toute première grandeur? Etrange mélange de radicale faiblesse et de force peu commune, qui nous donne, de son art, l'image monstrueuse d'une tête énorme sur un corps grêle et contrefait.

Il y a autre chose : l'uniformité produit l'ennui. Ce livre d'un grain littéraire si fin, débordant d'opinions remarquablement pensées, d'images délicates et ingénieuses, de sensations, surtout, prodigieusement analysées, finit par tellement faire jouer en nous les mêmes facultés et provoque un intérêt si invariablement pareil, au prix d'une application si fatigante, relevant plus de l'étude que

de la lecture, qu'à la fin et bien avant la fin on se sent las et saturé. Dans ce livre qui est très long, l'intérêt ne se renouvelle jamais, mais jamais. C'est comme du Wagner de la Tétralogie, dont on sort inassouvi, sans avoir une seule fois éprouvé la plénitude mélodique tant désirée, l'effusion libératrice, et qui vous laisse incroyablement agacé.

« Les grandes pensées viennent du cœur ». En littérature, l'intellectuel pur et une imagination qui ignore hermétiquement ce qui fait couler les larmes et ce qui transporte jusqu'à l'héroïsme, fort peu humaine donc — j'en appelle aux millions de douleurs contemporaines et aux génies de tous les temps — ne peuvent suffire à nous intéresser et à nous retenir à fond. A distance, dans le recueillement où, après le contact d'une œuvre, on cherche à réaliser une impression d'ensemble, ce livre apparaît comme quelque chose de sec et de desséchant, et, ce qui est pire, malgré toute l'intellectualité qui l'imprègne, comme quelque chose de foncièrement antispirituel.

C'est ici le nœud de la question.

Puisque c'est de l'homme que la littérature s'occupe, et particulièrement le roman qui vise à transporter les réalités de l'existence, avec plus ou moins de liberté et de profondeur, mais toujours avec une certaine vérité métaphysique (1), il faut donc qu'elle se fonde sur une vraie connaissance de l'homme et non pas de l'homme décapité du meilleur et du plus caractéristique de lui-même. Or, l'humanité de décadence que M. Proust a peinte n'est guère faite que de quelques misérables gens du grand monde, du demi-monde et, surtout, du monde dans le sens où l'Évangile l'entend. C'est une humanité sans âme et sans cœur. Tout ce qu'elle a de cerveau et de sensibilité nerveuse ne compense pas. Dans son atmosphère raréfiée et empestée, j'étouffe.

Plaçons-nous plus haut. Le romancier est à son œuvre comme Dieu est à sa Création (à la réserve, faut-il le dire, qu'il ne crée pas *ex nihilo*). Comme Dieu conditionne les hommes et les mène, lui les invente et les peint. Il est donc impossible de le concevoir sans théologie ou, tout au moins, sans une philosophie de la vie qui, sur le plan de l'art, correspond à la Sagesse divine « qui était là quand Dieu dompta les sources de l'abîme ». Avec Dieu, l'artefice humain a encore cela de commun que pour savoir ce qu'il est, nous sommes forcés de remonter des choses visibles contenues dans son œuvre aux choses invisibles contenues dans son être (2).

Avant fait le travail en ce qui concerne M. Proust, je crois pouvoir me représenter sa « philosophie » comme une sorte de déterminisme désespérant à la Taine, avec une pointe de dandyisme chercheur et friand à la Stendhal, et une forte dose d'éclectisme et de sensualisme à la Remy de Gourmont, moins le pourlèvement et l'hostilité voltairienne, toutefois, que l'auteur du *Cœur virginal* et du *Chemin de Velours* professait à l'égard du catholicisme. M. Proust est un libertin d'esprit, de la manière qu'on l'entendait au Grand siècle. C'est dire que tout pathétique est absent de son œuvre.

La foi, en mettant l'âme en communication avec l'Infini, lui ouvre des perspectives illimitées. Les conséquences esthétiques de ce fait sont incalculables. Dans la vision de l'artiste chrétien, parce que toute chose occupe sa vraie place, une harmonie profondément émouvante se dégage du merveilleux accord de toutes les parties. De l'homme, la tête, le cœur, l'âme, le physique, le sensible, le raisonnable, le spirituel, le simple, le souriant, le grave et le sublime, tout doit donner à plein pour produire un drame fait à la ressemblance du Drame ineffable dans lequel l'artiste, comme Dieu, mette tout l'amour dont il est capable (3). Telles sont, du moins, les possibilités d'un art véritablement catholique.

Le doute, si poignant, si dramatique, si humain de sa nature, constitue encore une lumière pour l'artiste sincère et tourmenté

(1) Crédibilité, dit Bourget.

(2) « De même que le vestige et l'image de Dieu apparaissent dans ses créations, de même la marque humaine est imprimée sur l'œuvre d'art la marque pleine, sensible et spirituelle, non seulement celle des mains, mais de toute l'âme. Avant que l'œuvre d'art ne procède de l'art dans la matière, par une action transitive, la conception même de l'art a dû procéder au-dedans de l'âme, par une action immanente et vitale, comme la procession du verbe mental. *Processus artis est duplex, scilicet artis a corde artificis, et artificialiorum ab arte.* (Cf. St Thomas, in I Sent d. 32, q. 1, 32 m.) » Jacques Maritain, *Art et Scholastique*.

(3) N'est-il pas temps que la loi de Dieu se montre comme la loi du vrai, apparaissent comme la loi du beau, et que toutes les choses défigurées par la contradiction monotone de l'erreur apparaissent transfigurées par l'unité du vrai qui embrasse tout, excepté le faux? (Ernest Hello, *L'Homme*, p. 388.)

qui le traduit dans son œuvre. Bien qu'il soit trouble, il élève l'art, parce qu'il est toujours spirituel, et qu'il renferme encore une part précieuse de vérité.

Mais le scepticisme tue l'art ou, du moins, il le fait ramper. Il l'enferme dans des ténèbres glaciales, sous une calotte de plomb, et toute l'intelligence, toute l'originalité, tout le savoir-faire du monde, tous les prestiges qui peuvent le parer ne sont pas capables de donner le change aux exigences fondamentales de notre être. L'implacable nature des choses, la loi de vérité inscrite par Dieu jusque dans l'atome s'insurge et s'y oppose.

Aussi, avec quel sentiment de délivrance, avec quel sentiment d'échapper à une sorte d'asphyxie, une âme tournée vers la Lumière abandonne-t-elle ce livre, au miroir duquel elle ne se reconnaît pas ! (1).

Je ne peux pas finir sans signaler l'attitude de M. Marcel Proust à l'égard de la pudeur. Elle est d'ailleurs commune à toute une classe d'écrivains de nos jours. Elle consiste à traiter les objets et les situations qui ont toujours passé, entre honnêtes gens, pour exiger le silence ou tout au moins une grande réserve de langage, comme si cette pratique constante était le produit d'une superstition surannée et la marque d'une infériorité d'esprit, de ce que Nietzsche dénommait un manque d'intellectualité froide.

On peut s'attendre de plus en plus aux pires manifestations de ce côté-là. La raison en est simple. Le néo-paganisme de ces écrivains (2) se présente aujourd'hui aux portes du domaine, jusqu'ici réservé, de la vie strictement sexuelle. Ayant déposé toute honte, c'est le front haut qu'ils veulent entrer et nous entraîner à leur suite. Ce n'est pas sans consternation qu'on lit certaines pages d'aujourd'hui.

Il y a quelque chose de nouveau mêlé à l'antique luxure : la froideur. C'est à cela qu'on peut mesurer la profondeur de la déliquescence contemporaine, aboutissement fatidique de cette formidable insurrection des baptisés qui commence à Luther et qu'on appelle les Temps modernes.

LÉOPOLD LEVAUX.

Un philosophe bénédictin Saint Anselme⁽³⁾

Expliquons-nous.

La certitude d'une thèse n'est pas l'intelligence de ce dont parle cette thèse. Autre chose est *savoir* avec certitude, autre chose *voir* avec plénitude. Par exemple, je sais que la cascade du Niagara est une nappe d'eau de telle largeur, et qui tombe de telle hauteur, dans un cadre fait de tels éléments ; je sais donc qu'elle est splendide, j'en suis sûr, je puis démontrer pourquoi il le faut ; mais... je n'ai pas vu sa splendeur. Au moins je puis me l'imaginer. Mais que dire des objets que je ne puis pas imaginer, tel qu'un pur esprit, et de ceux que je ne puis pas rationnellement comprendre, telle la T. S. Trinité ? L'écart entre la certitude et l'intuition intellectuelle devient en ces cas de plus en plus grande. Autre chose donc est l'*adaequatio rei et intellectus* qui constitue la vérité d'un jugement et qui, devenue évidente, en constitue la certitude ; autre chose cette *adaequatio rei et intellectus* qui constitue la connaissance propre, intuitive et complète du sujet réel d'un jugement

(1) Je disais que M. Proust aurait la conception naturaliste de l'art. C'est le moment de constater, non sans jouissance, à cause de la confirmation par la racine qui en résulte, qu'il a l'art de sa philosophie. Le réalisme (le mot prend évidemment ici le sens de naturalisme) a, dans l'histoire de l'art, la place du scepticisme absolu dans l'histoire de la philosophie. (E. Hello, *op. cit.*, p. 373.)

(2) L'immoralisme serait mieux dit ; car si le paganisme de la Gentilité n'implique pas du tout la négation de la morale, il n'en est pas de même du néo-paganisme, qui est une rébellion violente contre la morale chrétienne, ce qui revient à dire, pratiquement, contre toute morale.

(3) Voir la *Revue* du 7 septembre 1928.

certain. L'idéal pour la raison humaine serait que ces deux *adaequationes* se rejoignent pour n'en faire qu'une, et pour amener à sa perfection l'intuition ou l'intelligence ou — en latin — l'*intellectus* d'une chose.

La fonction élémentaire et fondamentale de la faculté qui s'appelle *intellectus*, c'est de procurer la certitude immédiate et de fonder toutes les autres par le moyen même de l'intuition, à savoir par celle des axiomes les plus généraux et indémonstrables, nés de la notion la plus simple, celle de l'être.

Mais l'*intellectus* a aussi pour fonction de maintenir et de diriger cette faculté qui est spécialement progressive et exploratrice, à savoir la raison ; à la lumière des principes, fécondés par la connaissance des divers êtres qui sollicitent notre étude, l'*intellectus* ramène toutes les opérations discursives, ou de la raison, à être toujours une vue plus profonde, plus complète de l'être entier d'une chose unique ; il pousse ensuite la raison à construire, sur la base de la connaissance approfondie de choses multiples, la synthèse vraie de l'ordre universel : intuition dont la richesse serait en raison directe de la simplicité !

Par ailleurs, nous savons que Dieu possède en son Être une intuition parfaitement compréhensive, un Verbe qui s'identifie avec Dieu même dans l'unité de nature. Nous savons aussi que la perfection de l'intelligence humaine serait de voir Dieu, Acte pur absolument simple, *Être tout court*, principe dernier et universel de tout le reste, de tout ce qui est *tel être*. Nous savons enfin qu'il est refusé à l'homme de voir Dieu ici-bas et partant de reposer son intelligence dans ce qui la satisferait éminemment. Mais au moins nous voulons tendre à la vue synthétique de l'ordre universel ; nous en obtenons quelque chose ; nous entrevoyons quel serait son idéal.

L'intelligence a donc deux pôles (1) ; l'un qui est effectif : la notion d'être ; l'autre qui est désiré : la vue de l'Être ou de Dieu. Et de même que cet Être est le moteur immobile de tous les mouvements réels qui ramènent les créatures vers Lui, ainsi les principes absolus, qui reposent sur la notion d'être, sont dans le processus notionnel les moteurs immobiles qui orientent enfin toutes les connaissances vers Dieu. C'est ce que S. Thomas, gloire de S. Anselme en étant que son disciple, devait exprimer en une parole aussi profonde que concise : « *Discursus rationis incipit ab intellectu terminatur ad intellectum* » (2).

Partant de l'un de ses pôles et raisonnant sur les choses connues, l'intelligence fait forcément des synthèses ; logiquement aussi elle tend à mieux connaître Dieu par les choses et les choses par Dieu. Jusqu'où arrive-t-elle en suivant sa tendance ? Cela dépend de la vigueur intellectuelle et de l'éducation. En toute hypothèse, les génies mêmes ne vont pas loin, si l'on songe à la fuyante perspective de la longue avenue au bout de laquelle règne l'infini lui-même. Aussi la sagesse humaine a-t-elle dû se contenter de s'appeler *amour de la sagesse*, « *philosophia* », signifiant ainsi qu'elle ne peut ici-bas que tendre à l'inaccessible.

Survient la foi qui, émanant de Dieu, l'autre pôle de l'intelligence, vient à la rencontre de l'homme pour lui parler de l'Infini ; « *Deum nemo vidit unquam, sed Unigenitus Filius qui est in sinu Patris ipse enarravit* » (3). C'est le verbe lui-même qui vient nous parler. Et comme dans la marche purement humaine de la raison, la certitude repose en dernière analyse sur les axiomes absolus de l'intelligence, sur ce qui est son premier objet et son objet connatural propre, — ainsi dans la marche accélérée de la raison croyante, la certitude repose proprement sur la perfection de l'Être divin qui est pour l'intelligence son objet surnaturel idéal.

(1) Cfr. *Revue Thomiste*, octobre 1908, p. 442 ; R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, Comment le principe de raison d'être se rattache au principe d'identité.

(2) SAINT THOMAS, *Sum. Theol.* 1a, 2ae, 8, 1, ad. 2.

(3) SAINT JEAN, 1, 18.

Mais si la sagesse divine a raconté les grandes choses de Dieu, *magnalia Dei* (1), elle n'en a pas montré l'être, elle n'en a que démontré la vérité. Le premier hommage que Dieu veut, c'est la certitude, mais un hommage qu'il désire, c'est l'intelligence de ce qu'Il a assuré. Dieu aime que l'esprit trouve son bien propre dans ces vérités qui lui viennent non du bout dont elle est partie, mais du but où elle veut arriver. Dieu aime que l'intelligence pénètre et s'assimile le vrai qui vient de Lui, comme le vrai qui vient d'elle-même et des créatures. Car la foi tend à l'union : « je vous épouserai dans la foi » a dit l'Écriture (2); et la première union que la foi doit opérer c'est celle de la connaissance qu'elle est elle-même avec cette connaissance qu'elle rencontre comme chez elle, en notre esprit. A l'intelligence d'honorer Dieu en achevant l'œuvre de la révélation, quand Dieu a daigné ajouter aux résultats de la raison. A l'intelligence de faire fructifier au double les talents que le Verbe lui a laissés, sous forme d'enseignements avant de repartir pour le ciel. Qu'elle se garde de les enfouir pour en garder plus sûrement l'inféconde propriété, de peur, en l'exposant aux hasards du commerce, d'en perdre quelque parcelle. Non! Dieu ne s'honore pas de cette peur; la foi n'a pas besoin d'autre prudence qu'elle-même : « prudentes in fide! » (3). Comme Dieu a daigné révéler certaines vérités que la raison aurait bien pu trouver toute seule, comme donc la révélation recouvre la science sur une certaine étendue, — de même Dieu veut que nous raisonnions ces vérités que nous ne devons qu'à Lui seul, afin que, à l'inverse l'intelligence englobe, pour autant que possible, une partie du champ de la foi dans le domaine constitué par ce qu'elle peut comprendre. En agir ainsi, c'est faire comme les disciples d'Emmaüs qui, après avoir entendu parler Notre-Seigneur le long du chemin où Il les avait abordés, Le firent, quand Il parut les quitter, entrer dans leur propre maison!...

Ah! qu'il est beau, l'idéal du magnifique S. Anselme! Quelle fermeté humble et quelle fière audace! *Fides quaerens intellectum* : La foi qui cherche à voir après que Dieu a fait savoir! La foi ayant obtenu la certitude quant à Dieu, objet par excellence de l'intelligence, et qui emploie sa certitude pour intelliger et cet objet même et, par Lui (car toutes les vérités se tiennent) tous les autres objets du savoir! La foi devenue ainsi non seulement une richesse pour le savoir pris au total, mais même un élément de progrès pour la seule connaissance naturelle! C'est ce qui arrachait à S. Anselme ce cri d'enthousiasme : *Credo ut intelligam* (4), quand la foi repose sur la raison elle est, en s'achevant elle-même sous forme de foi comprise, le meilleur moyen de perfectionner l'intelligence elle-même.

* * *

Serait-ce diminuer le mérite et l'originalité de S. Anselme; ne serait-ce pas, au contraire, en accentuer la justesse, que d'en trouver déjà une première ébauche plus de douze cents ans avant lui, et sous la plume d'un païen?

Aristote eut la géniale idée de considérer comme une seule et même science, et celle qui s'occupe des principes les plus immuables qui se rapportent à la notion de l'être comme tel (auquel cas cette science s'appelaient *prima philosophia* (5) et celle qui s'occupe de Dieu, Être immuable, principe de tous les autres (auquel cas cette science s'appelaient *Théologia* (6)). Or n'était-ce pas là assigner comme idéal à la raison humaine de connaître, avec cette évidence propre aux axiomes les plus simples et les plus absolus, l'Acte pur, moteur immobile de tous les mouvements? Quand, en même temps,

Aristote disait de Dieu qu'on n'en dirait jamais rien de mieux si ce n'est qu'Il échappe presque tout entier à notre intelligence; quand enfin il déclarait préférable de savoir quelque chose, si peu que ce soit et de quelque façon qu'on le sache, d'un objet éminent plutôt que de comprendre à fond quelque objet insignifiant; quand il soutenait de telles maximes, il ne manquait vraiment à Aristote que la notion même de la foi pour en trouver le mot, et pour mettre en tête de son œuvre géniale la devise : *Intellectus quaerens fidem!* N'était-ce pas, cela, devancer S. Anselme ou ne marcher en apparence en sens opposé que pour se rencontrer avec lui? N'était-ce pas faire de la philosophie grecque un temple magnifique, y dresser un autel central, et y graver l'inscription : *Ignoto Deo!*

Or, un jour, Dieu est venu se faire connaître lui-même (*Verbum caro factum est et habitavit in nobis*); et aussitôt la foi a élevé des temples nouveaux. Par la bouche de saint Paul elle a pris occasion de la nostalgie du Dieu inconnu pour prêcher la foi à la science. Plus tard, par la bouche de saint Augustin, elle a chanté en l'honneur de Dieu l'hymne des plus belles spéculations du génie : Le génie arrivé à maturité, mais qui renaissait de l'eau et de l'Esprit-Saint, s'est aussitôt allié à la foi représentée par le Pontife baptisant; les deux ont uni leur voix, et fait alterner les somptueux versets d'un impérissable *Te Deum* sous l'arc triomphal d'une cathédrale catholique. Plus tard encore, voilà que surgit saint Anselme : il va trouver la formule d'une vie intellectuelle dont il est le fruit, semence d'une vie nouvelle. Il écoute le magnifique concert du génie et de la foi; il entend les échos déjà lointains mais toujours vigoureux de la sagesse païenne; il jouit avec les uns de l'enthousiasme de la certitude qui veut s'achever en intelligence des mystères; il compatit à la nostalgie de ceux qui, avec la certitude de Dieu, en ont presque tout ignoré. A l'intelligence il dit : croyez! A la foi il dit : comprenez! Du temple de la philosophie grecque, — désaffecté comme ces basiliques païennes qui servirent d'asile à l'Église sortie de Catacombes —, il garda toute la grosse structure et répara quelques ruines, il y perça quelques nouvelles fenêtres; guidé par Augustin, il y mit sur le candélabre les uns de la foi, et ne l'emprisonna dans aucun de ces boiseaux mercantiles, mesures qui servent aux calculs de la médiocrité... Et soudain l'autel se trouva irradié de splendeur; et cette splendeur effaçait dans la lumière le mot *ignoto* que la simple raison naturelle y avait tristement gravé, pour n'en laisser briller que le mot *Deo*, que la raison et la foi, unies désormais dans une même allégresse rivalisaient de comprendre.

Comprendre : oh! ce résultat ne sera atteint que dans l'autre monde, où il n'y aura plus ni foi ni espérance, mais seulement de la charité, née de la vision et de la possession de Dieu même. Or, à l'inverse de la charité qui tendant toujours à une charité plus grande, tend ainsi à ce qui l'achève, l'espérance et la foi tendent à des récompenses qui, forcément les suppriment : l'espérance à la possession, et la foi à la lumière. Mais si la foi est généreuse, si, refusant de se laisser enfouir comme le talent unique du serviteur paresseux, elle se place à intérêts composés sur la banque de la raison, elle aura pour récompense, dès ici-bas, d'anticiper un peu sur la récompense de l'autre monde : l'intelligence forte par la certitude et progressive par l'amour, ira à quelque lumière que peut lui procurer la raison qui a reçu la foi, en attendant qu'elle trouve toute lumière en Celui même qui a donné la foi!

* * *

Avons-nous raison de croire que l'intemporel saint Anselme domine non seulement son siècle, mais le cours de la civilisation tout entière?

(1) Act. Apost., II, 1.

(2) OSEC, II, 20.

(3) Ad. Tit., II, 2.

(4) SAINT ANSELME, *Prologium*.

(5) ARISTOTE, *Métaphysique*, V, 1.

(6) ARISTOTE, *ibid.*, XI, 7.

Il domine même l'époque moderne, car les questions qu'il a agitées sont toujours vivantes, on le sait bien. Il y a quelque temps déjà, une revue scientifique, *le Coenobium* mit au concours la question suivante : « Est-il possible de concilier dans une synthèse supérieure le besoin logique qui attire l'âme moderne vers la science et le besoin psychologique qui la porte vers la foi ? »

Il me semble que le vieux saint Anselme, s'il revenait au monde, pourrait bien gagner le prix : « On demande une synthèse supérieure », dirait-il. La voici : Le « besoin logique qui porte vers la science », mais c'est « le besoin psychologique lui-même qui porte vers la foi », quand on a vu que logiquement la science mène à Dieu, quand on a constaté par la psychologie, que notre pauvre âme n'est à la mesure de la sagesse infinie que par l'insatiable de ses désirs, quand on a reconnu que la certitude de foi est fondée en logique, et que les dogmes ne pourraient que parler vaguement puisqu'ils sont « les paroles que la Sagesse infinie prononce à son propre sujet ».

La vérité certaine : c'est l'objet constant de l'esprit humain ; l'intelligence de Dieu et par Dieu de tout le reste : c'est son objet idéal ; quelque intelligence, toujours progressive, du monde et de Dieu par l'étude rationnelle des créatures, par la certitude de foi, et par l'étude rationnelle des dogmes : c'est tout son objet possible : Voilà ma synthèse ! »

En m'imaginant saint Anselme à parler ainsi, je n'ai pu m'empêcher de sourire de ce mot : *âme moderne*. Âme moderne donc qu'Aristote qui éprouvait certainement, lui aussi, un certain « besoin logique de science » et un « besoin psychologique » sinon de la foi, au moins de Dieu ; âme moderne que Platon, que Socrate, que saint Augustin, que saint Thomas, que Pascal, que Leibnitz, que Kant ? Arrêtons-nous : avec Kant, mort en 1804, nous venons d'entrer dans le XIX^e siècle ; et nous pourrions, précisément à l'époque moderne, trouver des représentants moins éminents du « besoin logique qui attire vers la science et du besoin psychologique qui porte vers la foi ». Ils s'appellent même modernistes ; ce sont les disciples de Kant et non de saint Anselme.

Au lieu d'unir la science et la foi dans les idées supérieures de vérité et de Sagesse — comme saint Anselme — ils font la synthèse du savoir en supprimant la notion de la vérité, et en brouillant tout ce qui est d'ordre psychologique et conscient dans la vaine et fragile unité des impressions compatibles. Ils n'éprouvent plus vraiment ni le besoin logique de savoir, ni le besoin psychologique de croire ; mais seulement celui de se représenter plus ou moins précisément au regard de l'âme ce qui répond aux tendances de leurs affections.

Pourquoi faut-il qu'au nom d'Anselme se trouve si tristement associé, le nom d'un autre religieux anglais qui aurait pu être éminent, celui du Père Tyrrell ? Il a pris soin, lui aussi, de montrer comment il comprend la foi. Voyez de quelle étonnante manière il conçoit la formation et le développement du *Credo*. « Dans un idéal état de choses dont nous pouvons approcher chaque jour davantage, ou devrait avoir un *Credo* vivant et croissant, un ensemble de dogmes et de mystères qui refléterait et incarnerait la croissance, le développement spirituel de la communauté ; il serait un, non par la cohérence logique d'un système, non d'après la valeur littéraire de ses propositions et de ses articles, mais par la cohésion des manifestations diverses d'un même esprit ; ce serait un *Credo* vivant et flexible, qui représenterait les besoins spirituels de la masse, les besoins passés des plus avancés, les besoins futurs des plus retardataires (1) ». Est-ce là encore la *fides quaerens intellectum* ? N'est-ce pas plutôt une âme subtile et retorse que veut ne pas comprendre pour étudier le devoir de croire : *infidelitas abhorrens ab intellectu* ?

Oh ! dans huit cents ans, on ne reparlera plus de Tyrrell qui n'a

(1) TYRRELL, *Through Scylla and Charybdis*, chap. VIII.

voulu satisfaire que « l'âme moderne » ; mais on reparlera encore d'Anselme qui n'a pas songé spécialement aux intelligences passées, modernes ou futures, mais qui a songé — excellent moyen de ne pas passer soi-même — à ce qui ne se passe pas : la raison et la foi ! Mais en même temps il a songé à la vie du mouvement, et à la joie du progrès. Cela par ce seul mot *quaerens intellectum*, qui nous montre la raison s'assimilant par une méditation indéfinie, sous forme de sagesse, les certitudes de foi : Ainsi au mouvement de la connaissance il a donné comme moteurs immobiles les deux pôles de l'intelligence : la certitude et la connaissance de Dieu, réunis par l'axe de l'idée d'être.

Non ! Saint Anselme ne sera pas rayé de l'histoire de la philosophie.

Comme j'ai commencé par citer un Louvaniste, je finirai par citer un Brésilien, M. Joaquim Nabuco, penseur qui a représenté le Brésil deux fois : à Washington par ses fonctions, et devant le monde entier par la distinction de son intelligence. Il a dit : « Le génie bâtit toujours des cadres où puissent tenir non pas les idées de son temps seulement, mais celles de tous les temps (1) ».

Cela ne semble-t-il pas dit tout spécialement pour saint Anselme ? Car l'intelligence humaine est comme un angle dont les côtés incluent une base d'autant plus grande que l'ouverture de l'angle est plus large et son sommet plus élevé. La largeur de l'angle tient aux talents naturels et à la science ; l'élevation du sommet tient aux lumières surnaturelles et à la Foi ; et les deux, ensemble, font cet heureux alliage de raison croyante et de foi raisonnable qui n'enserme et ne domine un secteur de temps et d'espace que pour le conquérir à ce qui s'appelle en deux mots *ordre et progrès* et en un seul mot *civilisation* !

C. SINTROUÏ.

La cellule fleurie⁽²⁾

Vois-tu, Seigneur...

*Vois-tu, Seigneur, il fait si noir, j'ai tant besoin
De cheminer dans ta lumière !*

*Il faut avoir pitié de tous ceux qui sont loin
Et ne savent plus la prière.*

*J'ai vécu si longtemps auprès d'eux que mon cœur
Entre vous encor se déchire ;*

*Je sais qu'ils ont si soif et que tant de douleur
Se cache au fond de leur sourire !*

*Je les aime ; ils ont peur, ils ont froid dans le soir,
Ils s'en vont là, tournant dans l'ombre.*

*Il faut avoir pitié, Seigneur ; la vie est sombre
À qui ne sait pas ton espoir.*

*Oh ! ne leur cache plus la face de lumière ;
Seigneur, peux-tu me refuser ?*

*Je pense en frémissant ce qu'est la vie entière
Sans l'extase de ton baiser !*

*Je sais comme on est seul — je le fus tant d'années ! —
Sans ta parole au fond du cœur ;*

*O Maître, prends pitié de ces abandonnées
Que sont les âmes sans bonheur.*

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, 95.

(2) Titre d'un volume de poèmes qui paraîtra bientôt à la Librairie de l'Art Catholique à Paris.

O suave! ô Divin! O délice suprême!
 Plus tu me combles de douceur,
 Plus je veux te donner, hélas! à ceux que j'aime.
 Il faut avoir pitié, Seigneur!

Sur un Evangile

C'est aujourd'hui. Pâle, elle est entrée en la salle;
 De ses impures mains elle touche tes pieds
 Et, prenant en pleurant ses cheveux déliés,
 Elle se courbe avec des gestes de vassale.

Tous ses cheveux pleins de péchés et pleins de pleurs
 Passent sur le parfum qu'elle répand, prodigue;
 Et Toi, que le bruit vain des convives fatigue,
 Tu te tais en songeant aux prochaines douleurs.

Mais voici que grandit un murmure et qu'on blâme
 — Car on sait bien d'où cette femme a pu sortir —
 L'humble geste d'amour de son beau repentir;
 Alors, la regardant : « Laissez donc cette femme.

Pourquoi lui faites-vous de la peine? » dis-tu.
 O mon Seigneur, vous seul fûtes bon sur la terre!
 Vous avez dit (cela console ma misère) :
 « Cette femme, elle a fait pour moi ce qu'elle a pu... »

Et, moi, j'ai fait aussi ce que j'ai pu, mon Maître
 J'ai versé le parfum, j'ai livré mes cheveux,
 J'ai sangloté, jetant de douloureux aveux
 Et je me suis courbée aux pieds de votre prêtre.

O Christ, quand je verrai le Père, puisses-tu,
 A l'heure où la pauvre âme entre dans les alarmes,
 Dire, en voyant mes yeux remplis de larmes :
 « Cette femme, elle a fait pour moi ce qu'elle a pu... »

Mettez-vous dans mes yeux...

Mettez-vous dans mes yeux, dans mes moindres paroles,
 Vous, le Charmeur, Vous, le Diseur de paraboles;

Pour qu'on respire autour de moi l'odeur de Dieu,
 Empruntez mon regard et rendez-le plus bleu;

Faites couler de vos parfums dans mes deux paumes,
 Pour que mes mains soient toutes pleines de vos baumes,

Mettez-vous, comme une eau pure qui se répand,
 Dans ma voix, et qu'ainsi je charme les serpents;

Mettez des mots qui soient les vôtres dans ma bouche
 Et faites qu'on soit apaisé, lorsqu'on me touche.

O mon Dieu, cachez-vous dans le fond de mon cœur,
 Afin qu'en m'approchant, les âmes n'aient pas peur,

Que vous parliez déjà lorsqu'on m'écoute encore,
 Et qu'en croyant m'aimer, ce soit Vous qu'on adore.

GABRIELLE BASSET D'AURIAC.

Un peuple joyeux les Siennois⁽¹⁾

« Une école joyeuse parmi un peuple joyeux, *lieta sculo fra lieto popolo...* » Cette brève formule de l'historien Lanzi, étudiant l'école de peinture siennoise (2), a été répétée par tous les critiques; elle ne caractérise pas seulement un art, mais encore le génie du peuple qui l'a créé : la gaieté des Siennois, une bonne humeur constante, le goût des jeux et des spectacles, une fièvre d'allégresse qui a résisté aux pires calamités, une ardeur singulière aussi à vider la coupe qui paraît enchantée et à exiger toutes les jouissances, quitte d'ailleurs pour ces exaltés à sentir brusquement l'âpre saveur de la lie et à s'en aller finir dans le plus rigoureux ascétisme leur méditation sur son amertume.

On suivrait l'histoire de Sienne sur l'histoire même de ses fêtes. Tout est prétexte à de fastueuses commémorations, qui parfois se renouvellent chaque année : une victoire, la fin d'un fléau, l'élection d'un pape, l'entrée d'un prince, une ambassade, un mariage, l'inauguration d'un monument, d'une fontaine ou d'une œuvre d'art. Et ce sont des joutes, des tournois, des courses, des batailles, des cortèges, des cavalcades, des représentations de toutes sortes, où la ville entière semble uniquement préoccupée de se donner à elle-même la beauté de son propre spectacle. Mais il n'est personne qui, dans de telles manifestations, ne prenne son rôle au sérieux et ne se passionne pour le succès : car la gloire de Sienne y est directement intéressée, et c'est faire œuvre de bon citoyen que d'y contribuer de toutes ses forces et de tout son dévouement.

Les fêtes siennoises ont eu ce double caractère d'être théâtrales et patriotiques, de satisfaire à la fantaisie toujours exaspérée d'un peuple qui vivait sur ses nerfs et de devenir en même temps une manifestation collective de sa grandeur et de son génie propre. Dans la sincérité et la naturelle exubérance de leur enthousiasme, les Siennois nous paraissent avoir résolu sans effort le problème de faire contribuer leurs plaisirs à la grandeur de la cité.

* * *

L'entrée de Charles VIII à Sienne en 1494 nous fournit un type parfait de la fête siennoise d'autrefois, et comme un excellent point d'arrivée, pour ensuite remonter rapidement à travers trois siècles.

S. M. le Roi très chrétien, qui marchait sur Naples, arriva le 2 décembre devant l'antiporte de Camollia. Les magistrats l'y attendaient, avec une grande foule, en face d'un décor d'une ingénieuse magnificence. Un arc triomphal avait été dressé, qu'ornaient deux statues et quelques vers latins; les statues représentaient Charlemagne et Charles VIII; quant aux vers latins, ils ne nous ont pas été conservés, ce qui n'est vraisemblablement pas une perte pour la poésie; nous devinons sans peine, au rapprochement des deux statues, à quel genre ils appartenaient. Mais voici le plus inattendu : au sommet de la porte était juché un petit garçon, qui représentait la Vierge Marie, Reine et Patronne de Sienne, et qu'entouraient des anges et les saints avocats de la cité (3). Et quand le Roi entra, il le harangua en hexamètres ou, plus exactement, il lui chanta son petit compliment au son des instruments de musique :

*Inclyte Francorum Rex invictissime regum,
 Unica Christicolae spes et fiducia gentis,
 Ingredere, et felix subeas mea moenia sacris
 Auspiciis, nam te ipsa libens vultuque sereno
 Urbe mea accipio; felicibus annuo coeptis
 Committoque tibi Sennonum de nomine Senas. (4)*

(1) Voir dans la Revue des 13 et 27 août 1926 et du 23 septembre 1927.

Le plus grand poète de Sienne, Cecco Angiolieri, *Le palio de Sienne*

(2) LANZI, *Storia pittorica dell'Italia*, Venise, 1837, III, 2.

(3) Les saints Ansanus, Savinus, Crescentius et Victor.

(4) L. ZDEKAUER, *L'entrata di Carlo VIII, re di Francia, in Siena*, dans le *Bulletino senese di storia patria*, III, 1986, p. 248.

On n'avait eu garde d'oublier les Sénones, fondateurs légendaires de Sienne, où ils auraient laissé les vieillards et les infirmes en descendant en Italie : Charles VIII était reçu par des compatriotes ! Il répliqua, soit immédiatement, soit plutôt le lendemain à la visite des magistrats, qu'il savait que les Siennois étaient de bons Français et qu'il était lui-même un bon Siennois, et que, puisque la ville était à la Vierge Marie, il ne voulait point y lever de taxes. C'était surtout ce que désirait la Seigneurie.

Cette scène n'a pas toujours été jugée sans sévérité (1). Il faut reconnaître qu'aujourd'hui elle nous paraît un peu étrange, voire d'un goût douteux : le génie de Sienne réserve d'autres surprises à ses admirateurs ! Le principal élément de la fête, le tableau vivant, n'était cependant que très banal à cette époque et dans toute l'Italie ; et nous devons tenir compte du caractère particulier du culte que les Siennois avaient voué à la Vierge Marie : la Mère de Dieu ne leur apparaissait nullement comme un être entouré de mystère, planant au loin dans un ciel inaccessible, mais bien comme une Souveraine, affectueuse et compatissante, constamment occupée des petites affaires de ses sujets, pleine d'indulgence pour des enfants terribles... Aussi la réception de Charles VIII n'a-t-elle rien d'une froide fantasmagorie, montée par d'habiles sceptiques. Les spectateurs vibraient de toute leur âme ; et nous sentons que la foule entière s'unissait à l'enfant qui, au nom de la Vierge, chantait des vers latins sur la porte Camollia.

L'année suivante, Charles VIII repassa par Sienne, où une nouvelle fête, d'ailleurs toute différente, fut donnée en son honneur et, semble-t-il, sur son désir. Les gentilles dames siennaises, dont si grande renommée de beauté et de vertu était parvenue en son royaume, furent reçues par lui au Palais public ; il y eut un « magnifique divertissement... » (2). La séduction du peuple siennois avait-elle conquis le Roi très chrétien, ou cherchait-il seulement des sympathies dans l'orage qui s'amoncelait ?

* * *

A quelques pas de cette antiporte de Camollia, où la Seigneurie avait rapproché Charles VIII de Charlemagne et prêté à la Vierge des hexamètres si accueillants et si flatteurs, une colonne aux armes de l'Empire, du Portugal, de Sienne et des Piccolomini, rappelle aujourd'hui encore une autre fête qui se déroula dans le même cadre un demi-siècle environ plus tôt, et où les Siennois surent mettre aussi leur marque originale : la rencontre de l'empereur Frédéric III et de sa fiancée Éléonore de Portugal, sous les auspices du très illustre évêque de Sienne, cet Aeneas Silvius qui avait commencé par être un écrivain passablement licencieux et qui devait finir par être un très saint pape.

L'épisode fut célébré par une fresque fort connue de Pinturicchio, à la Libreria du Dôme de Sienne. — Fresque où certains critiques d'art ont même découvert du Raphaël, — et par un poème fort inconnu de Mariano di Matteo di Cecco Dati, tondeur de drap de son mérite et, à ses moments perdus, versificateur sans génie, mais d'une souriante et aimable modestie.

Ce brave homme, dont la passion dominante était un amour de la patrie, profond et sincère, qui parfois fait sourire et qui plus souvent émeut, ne s'est pas contenté de nous décrire le faste impérial et de pompeux cortèges, mais, sans peut-être beaucoup s'en douter, il nous a laissé, comme l'a fait remarquer en termes excellents l'un de ses éditeurs, « un beau témoignage de ce que l'on pouvait demander en fait d'idéalisme et de patriotisme au peuple siennois du Quattrocento, malgré une vie politique toute de désordre et constamment troublée » (3).

Dans ses vers prosaïques et trop souvent alourdis par une érudition indigeste, l'auteur, qui

... per nome è chiamato

Mariano di Matteo di Cecco cimatore,

a mis en vive lumière ce caractère singulier des fêtes siennaises, qui était de servir d'abord à exalter le *dolce popolo sanese* et la

gloriosa, honorabile et felice et potente città di Siena, antica per nationi splendente sula et di illustri costumi decorata (1).

Et quand, pour magnifier dignement, par exemple, le lieu de la rencontre des fiancés impériaux,

O bel giardino di molti fiori ameno,

Mariano Jous énumère tous les grands personnages qui s'y sont donné rendez-vous, cardinaux, ducs et marquis, comtes et barons, chevaliers et ambassadeurs, nous sentons bien que de nobles comparaisons lui paraissent nécessaires, et qu'il nous jette, un peu au hasard, tous les épisodes historiques que lui fournit sa mémoire, Cléopâtre et Marc-Antoine, Salomon et la fille de Pharaon, le triomphe de Scipion l'Africain, César et Cincinnatus ; mais voici que brusquement le ton change, que s'effondre toute cette érudition, et que le chant où elle s'était étalée se termine par un cri du cœur, d'une sincérité touchante et naïve :

O Siena, concistor di tanti doni,

Lauda el Signor che ti puoi dar tanto

D'essere in gratia a tutte le nationi.

A l'expression de cet enthousiasme patriotique, qui seul anime cette littérature de circonstance, Mariano revient à diverses reprises ; et la vivacité de son amour le berce des illusions les plus déconcertantes :

O Siena, honor d'agn'altro italiano,

O camara di pace et libertade

Exulti lieta la tua destra nanno.

O gloriosa, o felice cittade...

Il fallait vraiment à cet excellent Siennois une intrépidité à toute épreuve pour qualifier sa chère patrie d'« asile de paix et de liberté », et pour s'écrier, sans la plus légère ironie :

Tu se' governa in istato tranquillo...

Ce n'était guère que l'antipode de la vérité !... Mais à Sienne personne ne songeait à s'inquiéter de nuances aussi négligeables : il a toujours régné sur les trois collines comme une optique spéciale, qui peut sembler étrange à notre prosaïsme, mais qui transformait radicalement toutes les grandeurs, toutes les valeurs et toutes les couleurs... L'opposition du blanc et du noir, ou du jour et de la nuit, n'y avait pas le même sens qu'ailleurs !

Aussi Mariano célébrait-il la paix siennaise, qui n'était qu'une chimère monumentale, avec une bonne foi parfaite ; sensible, comme ses compatriotes, aux impressions les plus fugitives, il ne vivait que dans l'heure présente, en se réservant de virer de bord à la moindre brise... La Sienne joyeuse d'aujourd'hui, la Sienne de la rencontre de Frédéric et d'Éléonore, lui paraissait le temple de la concorde : pourquoi s'inquiéter d'hier et de demain ? Le tondeur de drap, devenu poète pour la plus grande gloire de sa patrie, interprétait gaiement, à la siennaise, le *sufficit cuique diei sua malitia*. (2)

Il y a une secrète harmonie entre son œuvre, d'une allure pourtant si gauche, et la fresque de Pinturicchio, l'immense miniature lumineuse, où l'art de la Renaissance a répandu à profusion sa grâce et sa fraîcheur, et tout l'éclat de sa fastueuse élégance. Comme le splendide décor d'un jardin de féerie, Sienne déroule, sous les palmes, au fond du tableau de la Libreria, l'opulence de ses édifices, ses tours, ses églises, et les marches de sa cathédrale ; sa beauté si fine et presque aérienne semble s'épanouir dans l'allégresse pour accueillir dignement ces grands personnages de l'Eglise, de l'Empire, de la Commune, ces gentils hommes et ces gentilles dames, si empressés, si courtois, si magnifiquement vêtus, et dont les gestes ont à la fois tant de noblesse et tant de naturel. Nous entendons piaffer les chevaux et sonner les trompettes, et l'air vibrer du cliquetis de l'acier, du cliquetis des épées et des éperons, des lances et des halberdes, que brandissent les écuyers.

Del gran palazzo tutti li stornenti

Sonaro a festa per sì lungo spatio

Chè feron gloriar tutte le genti.

(1) *Una parodia poco seria e meno decorosa*, écrit un érudit cité par L. Zdekauer.

(2) G. GIGLI, *Diario senese*, Lucques, 1723, I, p. 303.

(3) P. PICCOLOMINI, *Dalla vita e dalla poesia curiale di Siena nel rinascimento*, Sienne, 1904, cité par P. PARDUCCI, *L'incontro di Federico III imperatore con Eleonora di Portogallo*, dans le *Bullettino senese...*, XIII, 1905, p. 321. — Le poème de Mariano a été publié partiellement par P. Piccolomini et intégralement par P. Parducci.

(1) *Costumi* signifie coutumes, mœurs, et non costumes. — Le reste se comprend si aisément qu'il serait superflu de traduire.

(2) G. TOMMASI, *Storia di Siena*, manuscrit de la Bibliothèque communale de Sienne, et ARNEAB GILVI, *Historia Federici III*, cités par P. PARDUCCI, *L'incontro...*

Pas une heure de cette journée ne fut perdue pour le plaisir; et, quand tomba la nuit rapide de février, la fête encore se prolongea sans fin à la lueur des feux qui embrasaient les tours féodales :

*Tucti quel di si spese in lieta festa,
Tucto quel di s'occupò in varii ginochi
Per compiacere alla sacra magiesta.
La sera ancor si feroi tanti fuochi
Su per le torri in segno di letitia,
Che de la terra allumar tutti e' luochi.*

Les Siennois, aux danses qui se succédaient, excitaient l'admiration de tous les étrangers par leur grâce, leur souplesse et l'aimable dignité de leur attitude. Il est vrai que cette fois l'aventure faillit mal tourner... Les Portugais, gens d'une civilisation encore rudimentaire, apportèrent à ces divertissements une telle brutalité que les gentilles dames de Sienna, tout indignées, durent saluer César au plus vite et mettre à l'abri leur vertu menacée... (1).

Les chroniques abondent en récits de pareilles fêtes, et il est inutile d'y insister. Mais plus intéressants encore pour comprendre le génie singulier des Siennois vous apparaissent les jeux qui se renouvelaient périodiquement et auxquels ils apportaient une passion et une frénésie, voire une violence, difficiles à imaginer. Nous dirions aujourd'hui que ce peuple fut le plus sportif de l'Italie médiévale; comme son art et sa littérature, il savait façonner ses sports à son image.

* * *

La neige n'était pas à Sienna réservée aux seuls enfants. Dès que blanchissaient les trois collines, tout le monde faisait des boules, comme au temps du poète Folgore da San Gimignano :

*Vscir di for' alcuna volta il giorno
Gittando de la neve hella e bianca
A le donzelle che staran da torno (2),*

souhaitait-il à ses amis.

Cent cinquante ans plus tard, Aeneas Silvius racontait le même spectacle, dont nous ne doutons guère qu'il ait lui-même été acteur : « L'hiver arriva, l'hiver qui exile les vents chauds du midi et s'ouvre aux vents glacés du nord. Il tomba une neige abondante; toute la ville en profita pour se livrer au jeu suivant : les dames jettent des pelotes de neige dans la rue et les jeunes gens contre leurs fenêtres » (3). Personne n'imaginera, de toute évidence, que, chez un peuple aussi voluptueux, un tel jeu demeurât toujours innocent.

Mais la fantaisie siennoise trouva encore ici, à un divertissement assez banal, l'interprétation la plus imprévue. Et ce fut cette fois un artiste qui s'en chargea. Lorsque Matteo di Giovanni eut à peindre la légende fameuse du pape Libère, pour la modeste église de Santa-Maria delle Nevi (4), dont la façade est un des plus délicats chefs-d'œuvre de la Renaissance, il donna à sa Vierge toute une escorte d'angelots d'une gaminerie ravissante : ces charmants petits bonshommes, qui semblent avoir beaucoup plus fréquenté les rues de Sienna que les sentiers du paradis, chantent à leur façon un hymne à la neige. Les uns se contentent d'exhiber triomphalement, sur des coupes et des corbeilles, les flocons qui viennent de tomber; mais d'autres, plus nombreux, tiennent ou pétrissent des boules : un bombardement céleste est imminent... Le dernier angelot de droite va s'incliner respectueusement devant l'Enfant Jésus pour lui offrir des munitions! C'est un gai spectacle, mais plus siennois que religieux...

* * *

Les jeux offraient rarement un caractère aussi paisible. La bataille de neige n'est guère qu'une bataille de gestes. Aux autres divertissements, les Siennois n'hésitaient pas à se rompre les côtes : quelque brutalité semblait toujours inscrite au programme, et le programme s'exécutait avec une conscience scrupuleuse. Les

pouvoirs publics, hostiles aux tueries... excessives, devaient souvent intervenir.

La plus ancienne Constitution siennoise, dans un fragment compilé entre 1262 et 1270, témoigne déjà de l'inquiétude du magistrat et des précautions qu'il devait prendre pour protéger, dans une certaine mesure, les citoyens et les immeubles; car on démolissait indifféremment des hommes ou des maisons. Le texte rappelle qu'à l'occasion du jeu de la *pugna* et des autres jeux qui, chaque année, ont lieu sur le Campo, beaucoup d'hommes ont été tués, beaucoup de toitures endommagées à coups de pierres : défense donc de jeter des pierres sous peine d'amende; et il y aura des gardes sur le Campo chargés de dénoncer les coupables (1). Cette dernière disposition est particulièrement suggestive : le podestat ne pouvait compter ni sur les blessés, ni sur les parents des morts, ni même sur les propriétaires, pour se plaindre; tout le monde observait les règles du jeu, dont la première était de s'en remettre à ses muscles et à ceux de ses amis : casser ou être cassé!

On ne saurait d'ailleurs trop insister sur cette idée que la Constitution ne s'efforce, à ce moment, que de limiter les dégâts et non point du tout de les supprimer. La législation y revient à plusieurs reprises; c'est ainsi, par exemple, qu'après avoir prononcé diverses peines contre ceux qui auraient tué ou blessé quelque Siennois, il continue : « Exception faite pour ceux qui courent à cheval et n'auraient point commis exprès ces méfaits, et aussi pour ceux qui blesseraient dans les jeux et les batailles ordinaires du Campo... »

Mais il fallut en arriver souvent à la prohibition totale des jeux eux-mêmes. Lâchés dans l'arène, les Siennois, qui jamais ne mesureraient rien, étaient incapables de mesurer leurs coups :

*Chi vedesse azzuffar costoro in piazza,
Con tanta pertinacia per la parte,
Non crederia che non fusser nimici,
E l'altro di son fratelli ed amici (2).*

Au surplus, l'insouciance des combattants était absolue; et si les pouvoirs publics intervenaient pour les défendre contre leur propre témérité, il arrivait parfois que les pouvoirs publics étaient assez rudement invités à ne point se mêler de ce qui ne les regardait pas. C'est ce qui se passa en 1238, alors que le podestat avait ordonné à son officier de police, le *castaldus Communis*, d'empêcher les gens insuffisamment cuirassés de se jeter dans la bataille. Un certain Adota di Canaccio se promenait, magnifique, entre les pierres et les coups qui pleuvaient, armé d'un simple manteau. Le *castaldus* lui intima de se mettre à l'abri. Adota l'envoya immédiatement à tous les diables et maudit le gouvernement : « *Vada cum mala fortuna! Ecce pulcre potestates!* » Force resta à la loi, et Adota fut condamné à l'amende pour avoir outragé le magistrat (3).

En 1291, le jeu de l'*elmora*, le plus ancien peut-être, fut supprimé à la suite d'incidents violents, racontés par le chroniqueur siennois Agnolo di Tura. Le *terzo* (4) di San Martino et le *terzo* di Camollia se battaient contre le *terzo* di Città, à qui ferait reculer l'adversaire. Chacun y mettait un acharnement qu'expliquent peut-être de vieilles querelles ancestrales. On en vint aux armes, et toute la ville fut à sang. Il y eut dix morts et de nombreux blessés, un commencement de révolution... Le podestat intervint avec ses gens et réussit, non sans peine, à séparer de tels enragés et à éviter un véritable massacre. Tous les jeux violents, auraient alors été interdits, sauf celui de la *pugna*, dont ce serait précisément l'origine, au dire d'Agnolo (5).

Cette dernière assertion est très contestée : il serait inadmissible que le jeu de la *pugna*, dont G. Tommasi nous dit qu'il est et qu'il a toujours été une « prérogative du peuple siennois », ne datât que du XIII^e siècle! Aussi ce chroniqueur, pour défendre les antiquités de sa ville, n'hésita-t-il point à le faire remonter jusqu'au temps du Tarquin l'Ancien, par une intervention, qui n'est pas

(1) L. ZDEKAUER, *Il frammento degli ultimi due libri del più antico Costituzione senese*, dans le *Bullettino veneto*, I, 1894, p. 108.

(2) Qui les verrait se battre sur la place, avec une telle opiniâtreté pour leur faction, s'imagineraient que ce sont des ennemis; le lendemain, ils sont frères et amis; G. SERMINI, *La novella*, Livourne, 1894, p. 100.

(3) R. ARCHITTO, *Stato di Siena, Libri dei priori del 1238*, texte publié par L. ZDEKAUER, *La villa privata*, p. 17, n° 1.

(4) Tiers.

(5) AGNOLO DI TURA, *Cronica senese*, dans MURATORI, *Rerum Italicarum scriptores*, XV, 42; — W. HEYWARD, *Pallo and ponte*, Sienna, 1604, p. 181.

(1) A chaque jour suffit sa peine.

(2) *Sonetti di Folgore da San Gimignano*, édition F. NERI, Città di Castello, 1914, sonnet de janvier.

(3) AENEAS SILVIUS, *Eurialus et Lucretia*.

(4) L'église date de 1470, le tableau de 1477.

sans une belle audace, d'une courte phrase de Tite-Live (1)!

G. Gigli s'étend longuement sur la beauté et la noblesse de ce jeu, ses attaques et ses défenses, ses feintes et ses stratagèmes : on y retrouve, dit-il, « le génie vif et subtil du peuple siennois, et sa nature toujours dotée d'un esprit courtois et aimable ». Après quoi, il nous rapporte deux nouveaux récits d'Agnolo di Tura, qui nous empêchent de comprendre que la tranquillité publique ait beaucoup gagné à la suppression de l'*elmora* : les magistrats n'en étaient pas moins contraints de se jeter dans la bagarre à leurs risques et périls...

La lutte, en 1317, dura toute une journée, et bientôt les cailloux volèrent. C'est en vain que le podestat et le gouvernement des Neuf firent publier que chacun s'en retournât chez soi : personne n'obéissait. Le podestat essaya de la force : on s'escrima sur lui et sur ses hommes, dont l'un eut la tête cassée. Là-dessus, par bonheur, la nuit vint à son secours : les Siennois, ne sachant plus sur qui ils frappaient, se décidèrent enfin à réintégrer leurs domiciles.

Ce fut bien pis en 1324 : bâtons et cailloux n'étaient que jeux d'enfants ; il fallait de vraies armes, offensives et défensives ; tout parut bon, qui tombait sous la main, épées et lances, dards et arbalètes, serpes et haches : « il semblait que le monde fût sens dessus dessous... » Les magistrats et leurs gens n'en pouvaient mais ; il y avait des morts et d'innombrables blessés ; on essayait de mettre le feu à des maisons et à des boutiques. L'évêque de Sienne dut intervenir : une procession de prêtres et de religieux, la croix en tête, descendit, avec l'évêque lui-même, sur le Campo ; ils passèrent et repassèrent parmi les combattants, et, à force de supplications, ils réussirent à les séparer.

Après quoi, le jeu de la *pugna* eut le sort de l'*elmora* et, par délibération du gouvernement, il fut supprimé. Mais c'était un phénix qui renaissait de ses cendres chaudes, et on en retrouve des descriptions dans toutes les chroniques postérieures. Les Siennois n'étaient pas d'humeur à capituler, ni à se priver longtemps de leurs plaisirs!

Ils marquaient tout au coin de leur génie : les vices mêmes et les vertus, les plaisirs et les remords ; on ne s'est jamais, chez eux, battu comme ailleurs, et les coups semblaient n'y avoir d'autres résultats que d'assouplir les muscles, de durcir la peau et de rendre l'esprit plus léger. Tout de même nous avons quelque peine à oublier qu'il restait des morts...

Au jeu de la *pugna* était souvent associé le *ballone*, le foot-ball siennois. Ses règles nous sont mal connues, mais nous savons que le ballon était lancé du haut de la tour du Palais public et que la partie était un beau spectacle, qui méritait d'être offert aux hôtes les plus illustres. On ne craignait point de le donner

(1) *H. Stiles*, I, 35.

à un pape, et quelques jours après l'entrée de Grégoire XII à Sienne, le 4 septembre 1407, les Siennois « jouèrent en l'honneur de Sa Sainteté un solennel jeu de *ballone*... »

Mais le chef-d'œuvre du genre, ce fut pendant le terrible siège de 1555, agonie de leur liberté, que les Siennois l'exécutèrent, à l'admiration de Blaise de Montluc, maréchal de France, qui, dans sa vie d'aventures, s'était pourtant familiarisé avec l'imprévu, et que ce peuple étrange réussissait encore à étonner : la partie fut menée dans l'enthousiasme le plus exubérant, alors que la ville était étroitement bloquée, que le pain manquait et qu'il fallait veiller nuit et jour aux murailles que menaçaient de continus assauts ; et les joueurs reprirent brusquement leurs armes et coururent à leur poste de combat, au cri de *Alle guardie, alle guardie!* Montluc en était attendri jusqu'aux larmes et disait qu'il n'avait jamais vu jennes gens plus courageux. Et les gentils-hommes français qui, d'après un témoin oculaire, « demeuraient stupides devant de telles folies, *stupivano delle nostre pazzie* » (1), durent avoir ce jour-là, comme leur chef, la révélation de cette âme siennoise qui sur les angoisses mêmes, et sur les plus douloureuses privations, savait mettre encore l'accent de sa gaieté...

Des vêtements aux vives couleurs animaient les fêtes siennoises, avec des drapeaux et des tentures, des chars, des statues, de somptueuses allégories, et surtout les plus excentriques machines, où l'ingéniosité d'un peuple toujours avide de nouveauté se donnait libre carrière. Les animaux y jouaient aussi un grand rôle : les chasses et les courses de taureaux et de buffles succédaient aux courses de chevaux, aux tournois aux carrossels, et à ces *asinale*, comiques et brutales, qui tenaient de la course et de la bataille, mais avec une prépondérance marquée de ce dernier élément...

Il est inutile de prolonger ce programme rétrospectif. Plus encore que par leur diversité et leur profusion, ces fêtes et ces divertissements nous intéressent aujourd'hui par la leçon qu'ils nous apportent sur la ville où ils se déroulaient. Comment Sienne nous y fait-elle mieux connaître son visage? La réponse tient en un mot : son peuple vivait ses jeux. Les fêtes ailleurs nous apparaissent toujours comme des épisodes qui ne se rattachent que par des liens assez lâches à la vie profonde de la cité. A les supprimer, on ne risque guère que de peindre un tableau incomplet, de laisser dans l'ombre un aspect un peu secondaire. Une telle omission, à Sienne est impossible : le portrait serait faux et le modèle trahi.

Ce peuple ne s'explique que par la violence de ses contrastes ; et il est semblable à son écusson, à sa *balzana*, mi-noire, mi-blanche, dont les couleurs remonteraient à ses origines les plus fabuleuses. Son amour excessif du plaisir et sa gaieté bruyante représentent la moitié de cet écusson : à l'effacer, l'autre moitié perdrait toute sa valeur.

ALEXANDRE MASSERON.

(1) A. SOZZINI, *Diario delle cose avvenute in Siena dal 20 luglio al 20 agosto 1555*, Florence, 1542, p. 554.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Histoire de la Belgique contemporaine (1830-1914)

La Belgique se prépare à célébrer, avec un juste orgueil et un fervent enthousiasme, le premier siècle de son indépendance. Dans ce vaste concert d'hommages, de manifestations de toute sorte, la Religion a réclamé la première place, comme il convient, par la construction, espérée pour la date de 1930, d'une partie de la Basilique nationale où pourra se chanter le *Te Deum* de la reconnaissance publique envers le Christ-Roi.

Après cela, il était tout indiqué, n'est-il pas vrai, que l'Histoire dressât le bilan de notre première période séculaire. Déjà des travaux importants ont paru ou paraîtront prochainement, comme

le *Léopold II* et bientôt le *Léopold I^{er}*, du comte Louis de Lichtervelde, la *Belgique illustrée*, du comte Carton de Wiart, sans parler du *Léopold I^{er}*, de Corti et Buffin, la *Belgique*, d'Antonio d'Alia, ni de diverses études consacrées à des questions spéciales ou à la colonie du Congo, ni de biographies de Belges célèbres comme le *Brialmont* de Paul Crokaert.

Mais il était hautement souhaitable que, reprenant l'idée du chanoine Sylvain Balau, l'auteur du *Précis d'histoire contemporaine de Belgique (1789-1911)* pour l'amplifier et embrasser toutes les branches de l'activité nationale, on publiât une œuvre d'ensemble, nécessairement collective, qui serait le tableau fidèle et complet de la vie de notre patrie au cours de l'âge contemporain.

Il importait surtout que ce service fût rendu à la jeunesse ; si peu instruite du temps qu'elle n'a pas vécu. Les hommes vont vite d'ailleurs, les institutions elles-mêmes et les partis se modifient incessamment, le théâtre de l'histoire se renouvelle, le flot chasse le flot, les personnalités du jour refoulent à l'arrière-plan

celles d'hier. Il y a un immense intérêt à faire revivre ce passé si proche et qui semble à beaucoup déjà lointain.

Il faut carrément louer l'abbé Deharveng qui, justement soucieux surtout de rappeler à l'école de ses aînés la génération montante, a conçu le projet d'une grande Histoire de la Belgique contemporaine, écrite par des savants, mais sans l'appareil scientifique qui écarterait les jeunes. La haute vulgarisation d'ailleurs n'est pas indigne des maîtres. Il faut voir profondément dans ses idées pour être clair et simple. Il faut tout savoir pour être vrai.

Ecrire l'histoire contemporaine me paraît même, en dépit de l'abondance des sources, particulièrement difficile. Le recul manque pour certaines parties, la poussière des champs de bataille où s'affrontent les partis n'est pas dissipé encore et obscurcit l'horizon. La sereine impartialité, facile à garder vis-à-vis des hommes et des événements d'une époque depuis longtemps disparue et que recouvre le linceul de l'oubli, devient plus malaisée à l'historien, s'il est juge et partie, s'il est engagé dans un courant d'opinions politiques. Comment même n'être pas tenté de tourner les faits à la glorification de son pays, de la Dynastie et, après avoir commencé en historien, ne risque-t-on pas de finir en historiographe? Selon que l'on sera acquis aux idées libérales ou aux idées réformistes, on ne portera pas sur notre Constitution, le même équitable jugement. Sous la plume d'un critique féru de modernisme, l'histoire de l'art elle-même deviendra tendancieuse.

Il fallait donc à M. Deharveng un rare discernement pour sélectionner les compétences et composer son aréopage des juges aussi impartiaux qu'on puisse les découvrir.

Je crois d'ailleurs que l'impartialité absolue dépasse les forces humaines et que, sans tomber dans le scepticisme, l'histoire, à part l'inspiration divine, n'est en général qu'une approximation de la réalité.

Cela dit, j'estime qu'on fera crédit à cette pléiade de collaborateurs, tous réputés par leur savoir, tous doués d'un sens critique averti : MM. Auguste Mélot, A. De Ridder, major B. E. M. (?), baron Verhaeghen, chanoine Noël, Baudhuin, Defourny, Doutrepont, chanoine Grégoire, vicomte Terlinden, R. P. de Moreau, comte L. de Lichtervelde, Joseph Destrée, Eeckhout, Leclère, Van Puyvelde : noms trop connus pour y joindre les titres et qualités.

Ils ont assumé une tâche patriotique et ils entendent la mener promptement à bonne fin. Déjà le premier volume a paru, qui sert de portique à la magistrale entreprise et permet d'en pressager le succès marquant.

Présentés par le baron Beyens, qui apparaît comme le chef du chœur, historien de grand mérite doublé d'un diplomate, écrivain d'une rare pureté de langue digne de l'Académie française.

L'histoire de la formation de la Belgique indépendante est dévolue au vicomte Charles Terlinden; l'histoire diplomatique (relations avec les puissances européennes) à De Ridder; l'histoire économique à Fernand Baudhuin; l'histoire de nos institutions représentatives à Georges Eeckhout.

Il faut reconnaître d'emblée que les rôles n'auraient pu être plus habilement distribués. Nous voilà pleinement assurés d'entendre des maîtres qui connaissent à fond le sujet qu'ils traitent et nous communiqueront loyalement le suc de leurs savants travaux.

L'écrivain, peut-être, ne sera pas toujours à la hauteur du savant. Mais il est certain que, fût-il dépourvu de grâce ou d'élégance, jamais le style ne manquera de clarté, il aura toujours la transparence qui est la qualité maîtresse du genre historique.

A force de science et de logique, le vicomte Terlinden a résolu la question primordiale : il y a une nation belge; elle est une individualité ethnologique, historique.

La Belgique indépendante n'est pas le produit du hasard, elle n'est pas issue accidentellement d'un coup de force, d'une échauffourée populaire provoquée un beau jour à Bruxelles par des éléments franco-wallons, elle n'est pas une répercussion de la révolution de juillet de Paris, comme un aventureux novice de l'histoire l'insinua naguère.

La Belgique indépendante n'est pas davantage la création artificielle de la diplomatie. Elle n'est pas née, comme Minerve

de la tête de Jupiter, sur le tapis vert de la Conférence de Londres, le 15 novembre 1831, le jour où fut signé le Traité de XXIV articles. Non, elle est le fleuron terminal d'une longue évolution. Elle plonge ses racines dans un passé lointain; elle préexistait à sa reconnaissance officielle, à la ratification diplomatique de sa pleine autonomie.

C'est merveille de voir comment le vicomte Terlinden suit la courbe de cette évolution à travers les âges et dégage la continuité, apparente ou voilée, de notre personnalité nationale. Terlinden a le grand art de ne pas se noyer dans la multitude des faits, mais de faire saillir les points décisifs. Voici donc ce qui vous apparaîtra dans ce lucide déroulement de l'histoire.

Dès le moyen âge, nos provinces ont pratiqué la solidarité nationale dans la sphère économique, notamment par les échanges incessants que l'industrie drapière établissait entre la Flandre et la Wallonie.

Arrive Philippe le Bon, il coagule en un tout nos provinces, (Liège exceptée), il concentre les pouvoirs, il est bien celui que juste Lipse baptisa *Conaitor Belgii*.

Pourquoi faut-il, par quelle fatalité est-il advenu que la pensée grandiose de Charles « injustement appelé le Téméraire », de Charles le Hardi, justement appelé par John Kirk « le Napoléon du moyen âge » ait lamentablement sombré sous les coups de la trahison, à Nancy?

Il allait séparer à jamais la France de l'Allemagne, changer la face de l'histoire, par la création d'un royaume unifié, du Zuydèrsee aux Alpes, qui eût été la barrière protectrice de la paix européenne.

Honneur à Charles Terlinden d'avoir réhabilité, lui aussi, Charles le Hardi. Je sais un vaillant avocat de la même cause dans la presse qui pourra se consoler désormais d'avoir été pour ce chef conspu par l'ignorance journalistique.

Avec Charles-Quint la chaîne s'allonge d'un anneau d'or. Le grand empereur dote sa patrie d'un statut juridique, il en fait un Etat jouissant de son indépendance : par les Conseils collatéraux, de 1531, par la *Transaction d'Augsbourg*, de 1548, par la *Pragmatique sanction* du 15 novembre 1549, stipulant, celle-ci, que nos provinces demeurassent toujours sous un même prince pour être tenues en masse.

A cette œuvre progressive d'unification, nos Etats généraux n'ont pas cessé de collaborer, si bien que de leur politique constamment orientée vers l'unité nationale surgit triomphante, dès le milieu du XVI^e siècle, l'idée consacrée par les mots de « patrie » ou de « généralité ».

Aussi, comme le montre admirablement le vicomte Terlinden, la conscience de notre unité ne périlitera plus désormais à travers toutes les vicissitudes de notre histoire. Même sous les souverainetés étrangères, qui ne nous gouvernent d'ailleurs qu'au nom d'un titre national, *duc de Brabant, comte de Flandre*, etc., nous gardons, avec nos franchises, notre autonomie, notre personnalité. C'est la conscience de notre « moi » historique qui est l'âme de la révolution contre l'Espagne de Philippe II. Séparées des Provinces-Unies, nos provinces plus homogènes se replient sur elles-mêmes, se sentant plus spécifiquement belges. Nous savourons pleinement notre indépendance, mais si peu de temps, sous le règne, hélas trop bref, des archiducs.

Toujours plus vivace, notre nationalité s'accroît en définitive au XVII^e siècle, lorsque la Belgique est devenue le glacis de la Hollande contre l'impérialisme conquérant de Louis XIV, lorsqu'elle est condamnée d'orsormais, pour la sauvegarde de l'équilibre européen, à jouer le rôle humiliant sans doute, mais qui l'astreint à rester un tout compact, le rôle d'Etat tampon, d'Etat barrière, sur l'échiquier de la politique nationale.

Aussi bien, amputée de la maîtrise de l'Escaut, dépouillée de Maestricht, cédée à l'Autriche, la Belgique n'en est pas moins proclamée par le premier article du Traité d'Anvers de 1715 « un seul indivisible et inaliénable domaine ».

Tout le long du XVIII^e siècle, jusqu'à la conquête française, l'esprit national belge s'avère indestructible et s'intensifie même de jour en jour, à mesure que s'unifient nos institutions, à mesure que s'uniformise notre organisation administrative. Le particularisme provincial recule devant les exigences de la solidarité économique d'un pays de transit Bruxelles émerge et se fait centre de la vie politique. Bruxelles est la tête de la résistance contre Joseph II qui prétend racler nos privilèges et nous domestiquer.

Est-ce que même en 1790, les *Etats belgiques unis* ne furent

pas proclamés à l'instar des États-Unis d'Amérique ? Pour éphémère qu'elle fût, la Révolution brabançonne, première manifestation tangible de notre unité nationale devant l'étranger, n'en mérite pas moins d'être considérée, dit excellemment le vicomte Terlinden, comme « l'annonciatrice de la Révolution de 1830. »

Pendant vingt ans, hélas, la Belgique sera livrée à l'odieuse domination jacobine du Directoire et à la tyrannie de Napoléon. C'est vrai, la liberté périt, mais l'idée nationale ne périra pas, la flamme sacrée ne sera pas éteinte au foyer de la patrie. L'idée nationale soulèvera le pays entier dans cette sublime Guerre des Paysans qui est notre épopée à nous. Elle résistera au prestige du grand empereur. Ah ! il fallait qu'elle fût singulièrement ancrée au cœur de la race pour qu'elle tint contre cette formidable puissance, qui réduisait les empires mêmes à la vassalité.

Tenir n'est pas dire assez.

La domination française, en détruisant l'ancienne Belgique, en faisant table rase de tous les privilèges locaux, en substituant la division départementale au compartimentage désuet de nos vieilles principautés, a préparé la Belgique moderne, suivant le mot juste de M. Pirenne, elle l'a rendue apte à vivre un jour sa vie propre.

Libérés du joug français par les Alliés en 1814, nous n'avons pas su leur inspirer confiance et la diplomatie nous a mariés de force à la Hollande calviniste pour former avec elle un Etat capable de maintenir l'équilibre européen. Hétéroclite amalgame ! La rupture était inévitable.

Qu'est-ce donc que 1830 ? C'est la révolte exaspérée de notre indomptable esprit national contre les intolérables combinaisons de la diplomatie de 1814-1815.

C'est l'explosion d'une force longtemps accumulée au cours des siècles et qui trouve enfin son issue providentielle. Mouvement spontané, autochtone, belge, purement belge, sans alliage français, jailli des profondeurs de la nation, universel et irrésistible.

Telle est la logique conclusion de la science la mieux informée. Il faut savoir gré au vicomte Terlinden de l'avoir dégagée avec netteté et formulée en termes définitifs.

Par les élections les plus libres qui furent jamais, ce mouvement allait se concrétiser dans le *Congrès national*. C'est la fameuse Assemblée, représentation authentique de la Belgique, maîtresse de ses destinées, qui gravera sur les Tables de la Loi, avec le principe de notre indépendance nationale, les libertés modernes avec une hardiesse et une ampleur inconnues jusqu'alors.

Ici je ne partage pas l'optimisme du vicomte Terlinden.

Sans doute, inscrites dans notre Charte comme articles de loi et non articles de foi ou énoncés de principes absolus, ces libertés, grâce à la fameuse distinction entre la thèse et l'hypothèse, ont été tolérées en fait par l'Eglise, qui les a rigoureusement condamnées en thèses.

Mais je ne vois pas, à la lumière des enseignements pontificaux, à la lumière des événements contemporains, que l'on puisse contester les profonds ravages que les libertés modernes, surtout la liberté de la presse, ont exercés au sein des masses de plus en plus déchristianisées. Il n'est pas exact que, comme la lance d'Achille, la liberté de la presse guérisse les blessures qu'elle fait. Entre l'erreur qui flatte les passions et la vérité qui les heurte, la partie n'est pas égale.

La savante étude du vicomte Terlinden s'achève par le récit de ce drame diplomatique que fut la Conférence de Londres où, pendant un an, à travers d'angoissantes péripéties, se jouèrent les destinées du royaume naissant.

La Belgique indépendante renversait l'édifice de la politique internationale de 1814-1815, elle rompait le savant équilibre, elle détruisait la barrière.

Comment n'a-t-elle pas été étouffée au berceau par les Puissances absolutistes ? La Providence s'en est mêlée en les immobilisant par l'insurrection polonaise.

Comment a-t-elle échappé au démembrement, à l'idée favorite de Talleyrand et, finalement, comment fut-elle neutralisée et limitée ; comment, après un an de tractations, après cette malheu-

reuse campagne des dix-jours qui nous discrédita devant l'Europe, le Congrès se soumit-il à la Conférence qui lui imposa les XXIV articles ?

C'est ce que le vicomte Terlinden, utilisant d'ailleurs le beau livre de l'abbé Fl. De Lannoy, a mis en pleine lumière dans un exposé attachant et suggestif. Quel thème de méditations pour un philosophe ! Avec quelle puissance mystérieuse les passions humaines ont à compter et comme il apparaît clairement que la Providence se joue à travers nos conflits pour aboutir à ses fins.

Le grand ouvrage de la *Belgique contemporaine* ne pouvait, nous semble-t-il, s'ouvrir par une étude d'un plus passionnant intérêt et d'une plus opportune actualité.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Jules Verne

D'un bel article de M. Maurice d'Ocagne, de l'Académie des Sciences, sur Jules Verne, qui fut le grand ami de son père, nous détachons cet extrait (Revue hebdomadaire du 1^{er} septembre) :

Efforçons-nous maintenant de discerner ce qui constitue proprement la caractéristique de l'œuvre de Jules Verne, d'apprécier quelle en a été la véritable portée.

Il me semble qu'à ce propos on peut évoquer un mot frappant de J.-J. Ampère : « L'art doit être une création et, pour compter dans l'histoire, on doit avoir mis au monde un type nouveau, une combinaison inessayée. »

Un type nouveau, une combinaison inessayée, c'est bien ce que, dans le domaine du roman, nous devons à Jules Verne.

Cette combinaison inessayée résulte chez lui du rapprochement, en proportions variables, de trois éléments fondamentaux : d'abord, bien entendu, un élément romanesque, puis un élément géographique, enfin, et surtout, un élément scientifique. C'est cette triple alliance qui confère à l'œuvre de Verne sa puissante individualité.

Le premier de ces éléments, l'élément romanesque, apparaît parfois seul, ou à peu près, comme dans *Michel Strogoff*, *Mathias Sandorf*, *Famille sans nom* et quelques autres livres. Ces purs romans, si l'on peut dire, permettent déjà de juger de la rare habileté de Jules Verne comme narrateur, de l'art avec lequel il sait s'emparer de l'intérêt de son lecteur et provoquer son émotion. On peut ajouter que, si l'effervescence de son imagination, l'imprévu de ses inventions semblent l'apparenter à nos grands romantiques, la fermeté et la souplesse de sa langue le rattacherait plutôt à notre tradition classique.

Quoi qu'il en soit, lorsque ses dons exceptionnels de conteur s'appliquent à des sujets que rehausse l'attrait mystérieux de la science ou de la géographie — mystère des forces physiques maîtrisées et asservies par l'homme, mystère des continents inexplorés ou des abîmes insondés — ils aboutissent au plein épanouissement de cet art sans précédent, et, peut-on dire, non renouvelé depuis lors, qui est proprement celui de Jules Verne, auquel semble si bien s'appliquer le critérium de J.-J. Ampère.

L'élément géographique ajoute aux livres de Jules Verne un intérêt de premier ordre. Jamais, quoi qu'en aient dit des critiques aussi mal informés que mal intentionnés, l'action ne s'y déroule dans un cadre de convention ; tout au contraire, grâce à des études longuement et consciencieusement poursuivies, résumées en des notes qui lui constituaient la plus solide documentation, il en arriva à acquérir une connaissance assez précise des diverses régions du globe pour qu'il lui fût possible, par des descriptions toujours pittoresques et bien vivantes, d'en donner une juste idée à ses lecteurs. Il s'appliqua d'ailleurs à placer les diverses actions de ses récits en des régions différentes, ainsi que pouvait en témoigner le planisphère placé dans son cabinet de travail, sur lequel il marquait les points du globe où se situaient les péripéties de ses romans, les routes terrestres ou maritimes suivies par ses personnages au cours de leurs pérégrinations. Sur la fin de sa vie, ce planisphère offrait un inextricable enchevêtrement de lignes et de points, sans aucune zone délaissée. Verne avait promené ses lecteurs partout à la surface du globe.

Mais c'est, par-dessus tout, l'élément scientifique qui a imprimé à cette œuvre son cachet le plus distinctif. Pour le grand public, Jules Verne est resté, par excellence, le romancier « scientifique ». En quel sens ce mot doit-il être entendu ?

Jules Verne n'était, à proprement parler, ni un savant, ni un technicien. On a parfois voulu le regarder comme un vulgarisateur de la science; cela ne me semble pas plus exact. Sa préoccupation dominante n'est pas d'ordre didactique, bien que ses écrits soient loin d'être dépourvus de valeur éducative.

Ainsi que M^{me} Allotte de la Fuye en a fait très justement la remarque à propos du *Nautilus*, « il crée dans l'intégral, le parfait, l'absolu et, traitant comme acquis les problèmes en suspens, projette une lueur révélatrice et géniale sur les solutions futures ». Mon tour, je n'hésiterai pas à déclarer que Jules Verne me semble, par excellence, l'aède des temps héroïques de la science, inclus dans la période contemporaine. Sous une forme toujours neuve, toujours variée, toujours amusante et, mieux que cela, toujours captivante, il ne cesse pas de dévoiler les vastes horizons de la science, d'en faire sentir tout le merveilleux, d'en exalter la puissance, d'en laisser entrevoir les possibilités pour l'avenir. Dans le domaine de la science, c'est un animateur, c'est un entraîneur, c'est, comme on l'a déjà dit si souvent, un prophète !

Mais, chose très digne de remarque, quelque fougueuse que fût son imagination, il n'a pourtant jamais cessé de la tenir en bride, ne lui permettant pas d'échapper à la nécessité des lois fondamentales de la science. A l'encontre d'Edgar Poe, à qui il a un jour reproché ce défaut, il ne se laissait pas aller à transgresser les lois les plus élémentaires de la physique et de la mécanique, afin que, dès le début, ses fascinantes imaginations pussent apparaître comme plausibles.

Il ne manquait pas, à cet effet, d'avoir recours, de prime abord, des spécialistes.

A son frère, ancien officier de marine (son intime confident, à qui il soumettait d'avance le plan de chacun de ses ouvrages), s'adressait particulièrement pour tout ce qui concernait la navigation et la technique du navire; à son cousin germain, Henri Darcet, professeur de mathématiques au lycée Henri-IV, et plus tard, à l'ingénieur des mines Badoureaux, major de la promotion 1872 à l'École polytechnique, pour toutes les questions où la formule mathématique jouait un rôle; à d'autres encore pour les diverses spécialités auxquelles il avait à emprunter certaines données.

Mais, à partir du point de départ jugé admissible, il donnait libre carrière à son imagination pour y greffer les développements les plus fantaisistes. « Tout ce qu'un homme est capable d'imaginer, disait-il, d'autres hommes seront capables de le réaliser ».

En fait, nombre de ses fictions se sont révélées, *a posteriori*, comme des anticipations, et c'est pour cela qu'on l'a souvent regardé comme possédant une sorte de don de prophétie.

Ne pouvant, faute de temps, m'étendre sur ce sujet, je me bornerai ici à quelques exemples particulièrement frappants : dans *vingt semaines en ballon* sont décrits les moyens techniques propres à diriger, dans la mesure du possible, la manœuvre d'un ballon dirigeable; dans le *Voyage au centre de la terre*, les explorateurs souterrains s'éclairent au moyen de lampes électriques portatives qui ont été effectivement réalisées que bien des années plus tard; dans *Vingt mille lieues sous les mers* se rencontrent les plus étonnantes prévisions : sous-marins à plongée déterminée par un ballast quide, ouverture à sas pour les sorties et rentrées sous l'eau; raphandrier indépendant muni de sa provision d'air, extraction de l'oxygène de l'eau de mer; perles de culture, etc.; dans *l'île mystérieuse* on assiste à la curieuse utilisation de toutes les ressources que peut offrir une nature sauvage en vue d'improviser un outillage de vie civilisée; dans *Robur le Conquérant* apparaît l'idée de l'hélicoptère que nous ne tarderons sans doute pas à voir entrer dans la pratique; dans *la Maison à vapeur*, le géant d'acier est assez figure d'ancêtre du char d'assaut; dans *les Cinq cents millions de la Begum*, les formidables engins de destruction de Schultze donnent un avant-goût de ceux que ses compatriotes devaient jeter dans la dernière guerre; et l'obus chargé d'acide carbonique liquide anticipe sur l'obus à oxygène liquide et sur le *Château des Carpathes* est l'événement la restitution simultanée, dans un synchronisme absolu,

des impressions lumineuses et sonores, récemment obtenue en toute perfection par les établissements Gaumont, et qui ne va pas tarder à être livrée au public; enfin, dans une fantaisie publiée en anglais, avec la collaboration de son fils, sous le titre : *la Journée d'un journaliste américain* en 2890, notre auteur lance l'idée de tout un essaim d'innovations intéressant la vie des cités futures comme les aérobuses, les affiches-réclames projetées sur les nuages (voisines comme idée de ces inscriptions en traînées de fumée persistante, tracées en l'air par des avions, pour le compte de certain constructeur d'automobiles parisiens), le captage, le transport et la transformation de l'énergie des chutes d'eau ou des marées (progrès déjà réalisé dans le premier cas, sur le point de l'être dans le second), le phono-téléphone (pour lequel Verne, seize ans avant les premiers essais tentés dans cette voie, signale l'utilisation possible des propriétés conductrices spéciales du sélénium), le transmetteur instantané d'images qui ne permettrait pas seulement de répéter après coup des scènes animées, comme le fait le cinématographe, mais de faire assister à ces scènes, à distance, au moment même où elles se déroulent, jouant, en un mot, dans le domaine de l'optique, par rapport au cinéma, le même rôle que la T. S. F. dans celui de l'acoustique, par rapport au phonographe, progrès qu'est sans doute appelée à connaître une génération suivant de près la nôtre, et, qui sait, peut-être la nôtre elle-même.

Il ne faudrait pourtant pas inférer de là que Jules Verne a tout prévu : la T. S. F., justement, sortie de la découverte initiale de notre compatriote Édouard Branly, et la plus stupéfiante conquête sans doute de notre époque, serait là pour remettre les choses au point.

Il serait également exagéré de croire que celles de ses conceptions auxquelles nous avons vu prendre corps par la suite aient été une condition nécessaire des progrès ainsi réalisés et, par exemple, que sans le *Nautilus*, nous en serions encore à attendre les débuts de la navigation sous-marine. Néanmoins, on peut penser que la diffusion de ces conceptions dans la masse du public n'a pas été tout à fait étrangère à l'avènement de ces progrès.

Par l'entraînante séduction de ses récits, il n'est pas contestable que notre Verne n'ait puissamment contribué à orienter les regards de la présente génération vers des buts nouveaux, lui faisant, en quelque sorte, sentir d'avance l'attrait des magnifiques surprises qui l'y attendaient.

« Ceux de mes confrères de l'Académie des Sciences que j'ai interrogés à ce sujet ont été unanimes à se proclamer les débiteurs de Jules Verne, non seulement pour les belles joies intellectuelles qu'ils lui ont dues dans leur jeunesse, mais même pour l'orientation que, plus ou moins directement, il a pu, par la suite, donner à leurs pensées. Je citerai notamment : Charles Richet, le grand physiologiste, apôtre de la navigation aérienne; Maxime Laubeuf, créateur du premier sous-marin; Louis Lumière, inventeur du cinématographe; Jean Charcot, l'explorateur des régions polaires; Georges Claude, enfin, à qui sont dues la liquéfaction, par des moyens industriels, de l'air et de l'hydrogène, la séparation des gaz rares de l'atmosphère et leur application à la luminescence, la synthèse de l'ammoniaque, et qui, de concert avec M. Boucherot, vient d'élaborer ce grandiose projet d'utilisation de l'énergie thermique des mers qui va peut-être, avant qu'il soit longtemps, révolutionner les conditions de notre vie économique. Or, écoutez ce que dit Georges Claude : « A qui faut-il attribuer la première idée d'utiliser ce fait si curieux de la physique du globe? Il semble bien que ce soit à celui dont on a fait trop souvent le simple amuseur de la jeunesse, mais dans lequel il faut voir le prodigieux animateur de tant de vocations scientifiques et, en particulier, de la mienne ».

Après avoir, par des citations empruntées à *Vingt mille lieues sous les mers*, justifié cette manière de voir, Georges Claude ajoute :

« Etant donné le rôle si important du subconscient dans l'invention, sont-ce les paroles de Nemo qui, mijotant à mon insu dans ma tête, y auraient provoqué un jour l'éclair, je ne saurais le dire; mais la chose est certainement possible ».

De grands explorateurs, et, plus particulièrement Hournst, mais aussi Brazza, Marchand, Gouraud, Uzès, Baratier, sans compter d'humbles missionnaires, ne lui ont pas rendu un moindre hommage; et le grand civilisateur du Maroc, l'illustre maréchal Lyautey, s'est plu à affirmer que « depuis vingt ans, les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne ».

Les lettrés les plus qualifiés ne lui ont pas davantage marchandé les témoignages de leur admiration, témoignages qu'ont signés des écrivains aussi divers que Maurice Barrès et Maurice Donnay, Gérard d'Houville et Paul Claudel, Pierre Louys et Francis Jammes, René de Gourmont et Claude Farrère. Grosclaude enfin qui a dit : « Avec une netteté de style qu'eût goûtée Stendhal et une logique qui l'apparentait à Descartes, Jules Verne sut établir le tracé des vérités futures, les rendre tangibles, possibles et y intéresser les plus hauts esprits de l'univers pensant. »

On peut s'étonner après cela que Jules Verne n'ait pas été appelé à occuper un des quarante fauteuils de l'Académie française. Ses grands amis, Alexandre Dumas fils et Jules Claretie, y avaient pensé pour lui, le pressant vivement d'y poser sa candidature; mais, toujours modeste et ne cherchant qu'à s'effacer, il a obstinément résisté à leur suggestion, et l'Académie, non, je le suppose, sans quelque regret, n'a pas eu dès lors à l'accueillir dans son sein.

Cela n'eût, au reste, rien ajouté à sa prodigieuse renommée, telle que son nom a pris, peut-on dire, dans le langage universel, la valeur d'une sorte de locution proverbiale servant, à l'apparition de quelque nouvelle conquête de la science, à exprimer tout ce qu'elle peut avoir de hardi, d'imprévu, de grandiose, disons même de magique, par ces seuls mots : « C'est du Jules Verne! »

LIBERIA

Sa civilisation

D'après un article du Germania, ces intéressantes considérations sur le degré de civilisation de la république nègre :

Le Libéria a célébré récemment sa fête de l'Indépendance et, en même temps, ses quatre-vingt et un ans d'existence. C'est en effet en 1847 que cet Etat nègre, aujourd'hui membre de la S. D. N., s'est proclamé indépendant des Etats-Unis d'Amérique dont il était une émanation. Un certain nombre d'affranchis noirs s'y était en effet fixé en 1822 sous les ordres d'un Américain — de couleur blanche celui-là — du nom de Jehudi Ashmun. A force de bien chercher ces affranchis trouvaient pour leur colonie, deux ans plus tard, le nom de Libéria. Peu à peu toute la côte fut monctée de petits *settlements* peuplés de nègres d'Amérique, et jusqu'à nos jours les descendants de ces nègres tiennent beaucoup à ne pas être confondus avec les aborigènes de l'intérieur dont le type est, assure-t-on, des plus primitif. Où l'aristocratie ne va-t-il pas se nicher parfois?

Les Libériens d'extraction américaine ont l'apparence d'Européens civilisés, la couleur de la peau en moins. Ils s'habillent à peu près comme on s'habille à Londres ou à Bruxelles. Le chapeau à huit reflets jouit parmi ces simples d'une popularité peu méritée dans ces parages : nous disons « peu méritée », parce qu'il n'est que médiocrement approprié aux rayons ardents du soleil africain. Mais ne faut-il pas souffrir pour être beau?

Les Libériens sont chrétiens et méthodistes, d'un méthodisme particulièrement farouche, et les missionnaires de cette « église » abondent dans leur pays, entretenant d'habitude les relations les plus étroites avec les divers groupements méthodistes d'Amérique. Le Gouvernement a, lui aussi, une apparence civilisée; il existe au Libéria un Sénat et une Chambre des députés, et le suffrage universel y fonctionne tant bien que mal — en théorie tout au moins.

Voilà pour l'« aristocratie » libérienne. A l'intérieur, quel contraste! Plus de jaquettes sortant de chez le meilleur faiseur, plus de chapeaux hauts de forme, éblouissants, étincelants, reluisants au point de servir de miroirs aux « patriciens » à peau d'ébène de Monrovia. Les misérables indigènes de l'intérieur ne

reconnaissent l'autorité du Gouvernement libérien qu'à demi; ils se font la guerre avec acharnement; les mauvaises langues assurent même qu'il leur arrive parfois de s'entrecroquer à belles dents. Pour ce qui est de leur façon de se vêtir, mieux vaut passer cette question sous silence : on ne saurait parler que de ce qui existe ou est censé exister. Heureusement que les émissaires de la religion de Mahomet les habillent en même temps qu'ils les convertissent à l'islam.

Même contraste dans le domaine monétaire. Les comptes rendus budgétaires, à apparence tout à fait sérieuse, de la République ne connaissent que le dollar, et un conseiller yankee est — était du moins récemment encore — préposé aux finances libériennes. Mais sur toute la côte l'argent anglais, comme celui d'autres pays de l'Europe du reste, a facilement cours. Une monnaie libérienne existe officiellement, mais, d'une extrême discrétion, elle ne se laisse entrevoir que rarement, et son existence est semi-théorique. Hors de la zone côtière les paiements en nature ont cours à peu près seuls; on peut se procurer une épouse aussi noire que dévouée pour six chaudières de cuivre!

Les routes manquent dans le pays et, c'est, paraît-il, le grand souci du président King, élu pour la première fois en 1920, puis réélu. Son Excellence se dit avec sagacité que, sans routes, les cinquante mille Libériens échelonnés le long de la côte ne réussiraient jamais à faire parvenir la lumière du méthodisme wesleyen et de la civilisation à huit reflets jusqu'à leurs quinze cent mille concitoyens de l'intérieur, aujourd'hui dédaignés, méprisés, mais que le « gratin » libérien espère bien élever jusqu'à son niveau. Seulement — il faut pour cela des routes. Tout le Libéria « civilisé » en demande à grands cris.

Les richesses naturelles de la république nègre? Elles ne sont nullement à dédaigner. Le sol, très fertile, se prête à presque tous les genres de culture. La main-d'œuvre qualifiée peut être aisément obtenue. Dans le domaine du caoutchouc, la production augmente irrésistiblement.

On n'a pas oublié qu'en août 1917 le Libéria se rangeait aux côtés des grandes démocraties de l'Occident et déclarait lui aussi la guerre aux Empires Centraux. Il y perdit... la station de T. S. F. de Monrovia détruite par le feu d'un sous-marin allemand; il y gagna... la satisfaction d'avoir contribué à la victoire commune, encore que cette contribution soit, il faut le reconnaître, invisible à l'œil nu.

Nous venons d'écrire pour la seconde fois le nom de Monrovia. La capitale libérienne a été baptisée ainsi en l'honneur de Monroe, président des Etats-Unis, celui-là même qui, le 2 décembre 1823, s'immortalisait en enfantant la doctrine qui porte son nom. Doctrine qui, on le sait, présente au point de vue américain un double avantage : interprétée comme il convient, elle laisse, dans le Nouveau Monde, toute liberté d'action aux Etats-Unis, tout en interdisant à l'Europe d'y faire le moindre geste. Elle est donc pour le moins aussi élastique que le caoutchouc du Libéria...

Comte P.

La revue catholique
des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée